

10 NOVEMBRE 1945

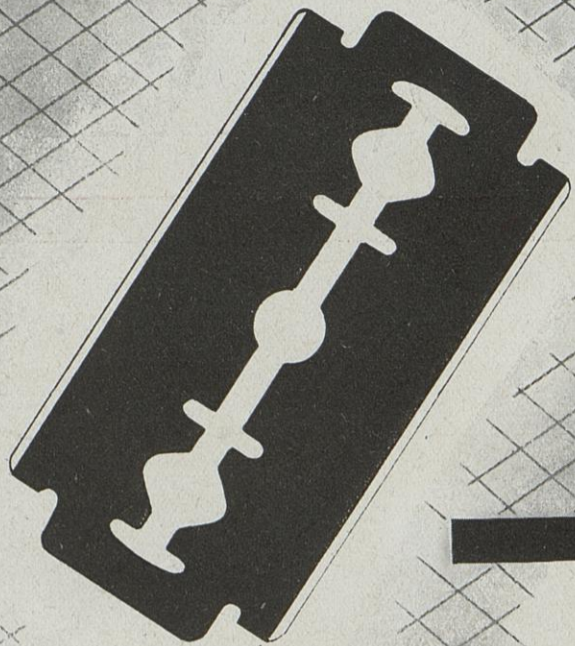
PRIX : 30 FRANCS

# LE MONDE ILLUSTRÉ



FP. 9

Cet enfant Palestinien est-il l'enjeu de l'étrange conflit qui se déroule en "Terre Promise"?



*Quelques lames  
seulement à la fois...*

**POURQUOI?**

LA PRODUCTION DES LAMES Gillette EST ENCORE RESTREINTE. CEPENDANT, LEUR RÉPARTITION EST FAITE SI JUDICIEUSEMENT DANS TOUTE LA FRANCE QUE VOUS DEVEZ LES TROUVER CHEZ VOTRE FOURNISSEUR QUI, MAINTENANT, LES DÉTAILLE

CONTENTEZ-VOUS DONC ENCORE MOMENTANÉMENT DE QUELQUES LAMES Gillette à la fois. NOUS LE SUGGÉRONS DANS L'INTÉRÊT DE TOUS.

ET SURTOUT, N'OFFREZ PAS, OU REFUSEZ DE PAYER PLUS DE FRs : 2.50 POUR UNE LAME Gillette - prix imposé

*Lames*  
**GILLETTE**

CHAQUE LAME DANS  
SON PAPIER PARAF-  
FINÉ MARQUÉ Gillette  
PRÉSENTATION PROVISOIRE

**2<sup>F</sup>50**  
LA LAME

COMPTOIR GÉNÉRAL DE RASOIRS DE SURETÉ S.A., 45-47, Av. Mathurin-Moreau, Paris

**REVEA**

*Harmonie  
ET QUALITÉ*

Les gaines, les ceintures, les soutien-gorge "RÉVÉA" répondent aux exigences les plus immédiates de la femme moderne : élégance dans la ligne, simplicité dans la forme, qualité et raffinement dans la fabrication

Les modèles "RÉVÉA" dessinent une silhouette souple, jeune et séduisante.

GAINES. CEINTURES  
SOUTIEN-GORGE

**Révéa**

41, RUE DE PARADIS, PARIS  
GROS: REVEL, 87, COURS GAMBETTA, LYON

*Bientôt en vente partout  
comme par le passé*

**acheter ?**

**vendre ?**

problèmes faciles si  
vous consultez des

**SPÉCIALISTES ÉPROUVÉS**

**P. MAZURIER**

Directeur

25, Boul. de Sébastopol

**PARIS (1<sup>er</sup>)**

Métro: Châtelet — Central 32-32 et 32-33

CABINET LECOMTE et C<sup>ie</sup>  
FONDÉ EN 1901

CESSION D'HOTELS  
MAISONS MEUBLÉES

PENSIONS DE FAMILLE

FONDS DE  
COMMERCE DE LUXE  
DE DAMES ET DIVERS

Leur devise

**LOYAUTÉ**

votre sécurité

ÉTABLISSEMENTS  
**VOISIN & LE CAPON**

25, Boulevard des Italiens, 25

**PARIS (2<sup>e</sup>)**

RICHELIEU 68-40 (lignes groupées) — (OPÉRA)

**SITEC**

27, Rue de Marignan, 27

**PARIS (8<sup>e</sup>)**

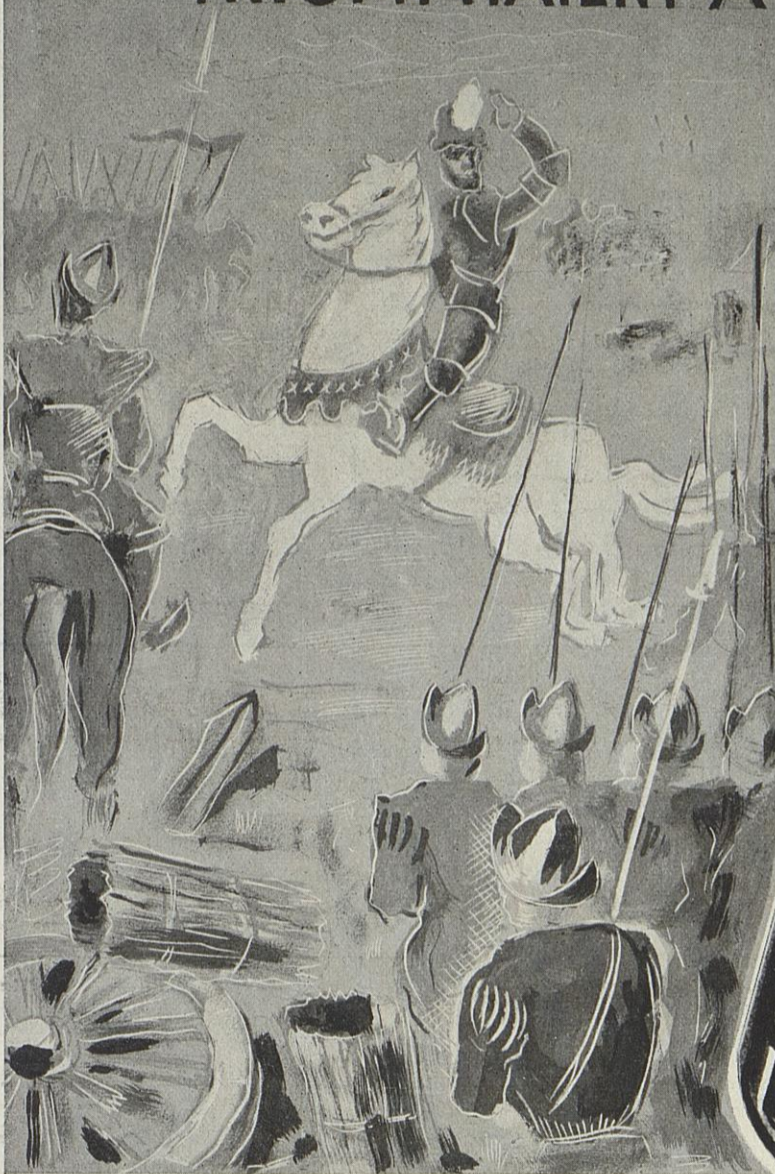
Tél. ELY. 01-65 et 01-66 — Métro: MARBEUF

COMMERCES DE GROS & DÉTAIL

USINES  
INDUSTRIES  
IMMEUBLES  
PROPRIÉTÉS

1590

HENRI IV ET SON PANACHE  
TRIOMPHAIENT A IVRY..



ANDRÉ  
BAYHOUST

1863

UNE GRANDE  
MARQUE  
ENTRAIT DANS  
L'HISTOIRE..



**CAMUS**

**"LA GRANDE MARQUE"**

**COGNAC**



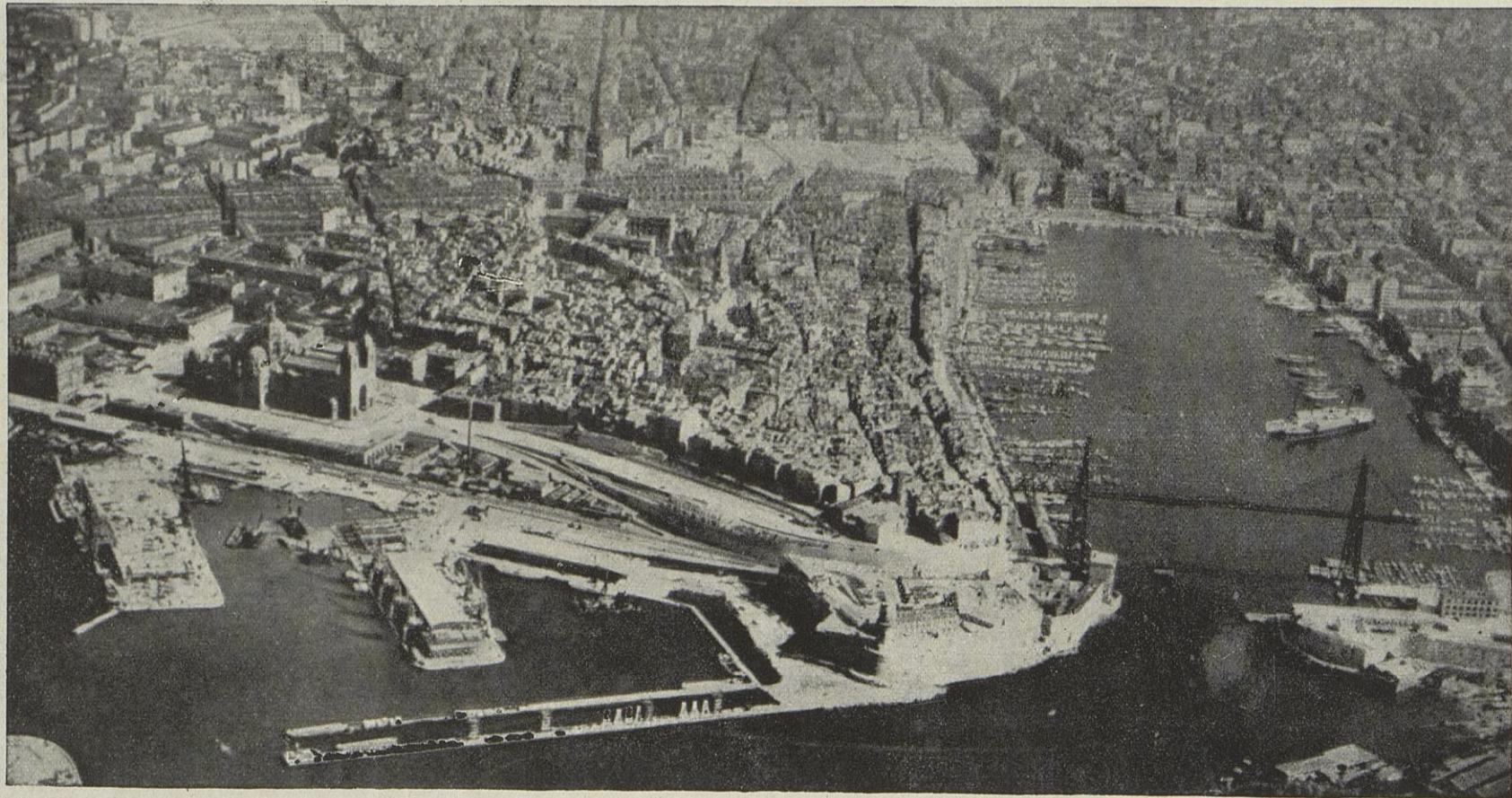
Ch. Lemonnier 420

*La colle...*  
 PAPIERS • CARTONS  
 ÉTOFFES • PHOTOS

**ADHÉSINE**  
*la colle blanche parfumée*  
 SOLIDE  
 PROPRE  
 ÉCONOMIQUE

Fabrication  
*Corector*  
 EN VENTE  
 PARTOUT

UNIS-FRANCE



Pour reconstruire nos ports, pour équiper et moderniser le Pays, souscrivez des Bons de la Libération



Traditionnellement, l'Argentine est agitée par des troubles intérieurs. A la Plata, des milliers de travailleurs et d'étudiants manifestent dans la rue contre le gouvernement.

## LA FRANCE ET LE MONDE

# VELLÉITÉS AMÉRICAINES

La politique américaine tend, de son mieux, à abandonner l'allure incertaine que nous avons eu à signaler et prétend à présenter à tous une orientation générale dont ses auteurs escomptent que chacun se satisfera. Mais, en vérité, si cette politique fait un pas pour sortir de l'incertitude, elle n'abandonne point le domaine de l'imprécision.

Il n'est aucun des douze points du président Truman qui ne nécessite, non seulement d'être précisé, mais même, simplement, d'être expliqué. Pour établir ces douze points — qu'il a, on s'en souvient, exposés au cours d'un discours prononcé à l'occasion de la Journée de la Marine — le président a entendu s'appuyer sur la Charte de l'Atlantique. Mais, voulant la compléter, il l'a obscurcie et rendue plus vague encore qu'elle n'était.

Que veut-il dire, par exemple, lorsqu'il déclare penser que « tous les peuples qui sont prêts à se gouverner eux-mêmes devraient avoir le droit de choisir la forme de leur propre gouvernement sans ingérence étrangère » et que « cela est vrai pour l'Europe, l'Asie, l'Afrique, aussi bien que pour l'hémisphère occidental » ? M. Truman doit, cependant, bien imaginer que la dernière des tribus nègres, si on lui pose la question, s'affirmera « prête » à se gouverner elle-même et jugera que le gouvernement de son choix sera certainement le meilleur. Seulement, ce choix pourrait bien paraître étrange à tous les citoyens des U.S.A., encore qu'il réponde fort bien aux goûts et aux idées de la tribu. Sans pousser aussi loin que cet exemple, que nous reconnaissons quelque peu excessif, et s'il est vrai qu'en Europe et en Amérique, tous les peuples sont capables de choisir eux-mêmes une forme de gouvernement qui réponde à la fois à leurs goûts et besoins et aux lois et nécessités de la civilisation moderne, il y a en Afrique et en Asie des peuples parvenus à un degré d'évolution très notable — ou tout au moins dont les élites sont telles — mais qui, laissés entièrement à eux-mêmes, seraient incapables de se donner une forme d'Etat judiciaire et moderne, tomberaient dans les mains des plus ambitieux d'entre eux, lesquels ne s'emploieraient qu'à les exploiter et à les dominer et les ramèneraient à une vie misérable.

Et puis notons, en passant, que si M. Truman cite, nommément trois continents, il ne nomme ni l'Amérique, ni l'Océanie. Est-ce qu'il engloberait ces deux continents-là dans l'unique expression d'« hémisphère occidental » ? Cela signifierait alors qu'au moins dans l'un des deux, il y aurait des peuples qui ne sont pas prêts à se gouverner eux-mêmes et il est évident que ce ne peut être que l'Océanie, l'Amérique, autre partie de l'« hémisphère occidental » étant « prête » à remédier à cette carence.

Notons toujours, en passant, que le président débute en proclamant que les U.S.A. ne recherchent pas « d'expansions territoriales ni d'avantages égoïstes » et qu'ils ne poursuivent aucun but « en opposition avec les désirs pacifiques de quelque nation que ce soit. » Alors, devons-nous comprendre que le président supprime la question des bases que réclament les états-majors américains de terre, de mer et de l'air ? Il faut aussi remarquer que dans ces douze points il n'y a pas trace d'appel à ce désarmement général qui était si cher à M. Wilson et à l'Amérique d'entre les deux guerres.

M. Truman aurait eu quelque peine à le faire, puisqu'en une partie de son discours sur laquelle la presse française a été à peu près muette, il déclare que les Etats-Unis vont conserver la plus forte armée du monde et que, même compte tenu de l'avènement de la bombe atomique « rien ne saurait être substitué à leurs moyens de guerre actuels ».

Et cela nous amène à constater que, toujours en la même occasion, le Président a fait savoir que — évidemment à l'aide de cette puissance militaire — les U.S.A. prenaient la responsabilité du maintien de la paix universelle, dont ils se faisaient les garants.

Ce sont là, d'ailleurs, les deux seuls commencements de précisions que nous offre le chef de l'Etat de la grande République sur la politique de celle-ci : maintien de la force militaire et garantie de la paix mondiale. Un journaliste anglais a remarqué que cela pourrait se définir *Pax America*.

Il y a bien, en outre, dans les douze points, une réminiscence de la doctrine de Monroe puisqu'on y trouve un article où il est dit que « les Etats souverains de l'hémisphère occidental doivent, sans ingérence étrangère à cet hémisphère, pouvoir travailler ensemble, comme de bons voisins, à la solution des problèmes communs qu'ils ont à résoudre. » Mais comment, après cela, les U.S.A. pourront-ils s'opposer aux ententes régionales dans l'autre « hémisphère » ?

Il y a, aussi, un coup de patte à Moscou : « Nous refuserons, dit au point 6, M. Truman, de reconnaître tout gouvernement qui serait imposé à quelque nation que ce soit, par une force étrangère. » Mais cela concorde mal avec les sourires et les amabilités échangés avec l'U.R.S.S. depuis quelques jours.

Il faut dire que certains parties du plan de M. Truman — ou de ce que l'on croit pouvoir en dégager — ont été, depuis la Journée de la Marine, confirmées par de hautes autorités américaines à l'occasion du Forum du *New-York Herald Tribune*. En cette occurrence, le général Eisenhower, après avoir dénoncé toute guerre qui pourrait survenir dans le futur comme infailliblement génératrice d'un « chaos susceptible de devenir un Vésuve qui engloutirait les civilisations comme un autre Pompéi » a affirmé que le seul moyen d'éviter cette catastrophe est le maintien d'une puissante armée américaine.

En la même circonstance, M. Byrnes a dit que « si l'U.R.S.S. se préoccupe logiquement de ce qui se passe dans les Balkans pour des raisons de sécurité, les U.S.A. affirment, de leur côté, que le panaméricanisme peut très bien trouver sa place dans une organisation internationale des nations qui désirent la paix. »

Enfin, M. Patterson, ministre de la Guerre, a déclaré : « La plus grande contribution que les Etats-Unis puissent apporter aux Nations Unies est que l'on sache que nous sommes prêts à employer la force, si cela est nécessaire, pour empêcher une autre guerre. »

Donc, une tendance se dessine, appuyée sur trois éléments : la puissance militaire, un panaméricanisme teinté de « Monroeïsme » — qui donneraient des droits de vue aux Etats-Unis sur toutes les nations du globe, mais non à ces nations sur le continent américain — et la police du monde.

Peut-être les Américains ne réalisent-ils pas que cela pourrait s'appeler une tendance à l'hégémonie mondiale. Il est vrai que, ainsi que nous le disions plus haut, tout cela est flou, imprécis et ne se concrétise en aucune formule d'action, ni même en aucun plan de réalisation. De ces paroles à un accomplissement, il y a une distance considérable.

Au surplus, l'attitude des Américains vis-à-vis des Allemands — attitude soulignée par la dernière proposition du général Eisenhower de donner à l'Allemagne une administration civile centrale — ne fait pas ressortir leurs qualités comme dominateurs, ni même comme maîtres du maintien de l'ordre par le monde. Nos amis d'outre-Atlantique voyant la tactique russe et en redoutant le succès veulent l'imiter et recourir, eux aussi, à la séduction. Si les Américains et les Russes se mettent à « faire du charme » avec les Allemands, ces derniers sauront en tirer parti et il viendra un moment où cette tactique pourrait avoir des conséquences tragiques.



## REFLEXIONS DU MONDE VIVANT

# LA POLITESSE

PAR HENRI BERGSON

Sous le titre *La Politesse*, les Editions Colbert publient un discours prononcé à la distribution des prix du Lycée de Clermont-Ferrand, le 5 août 1885, par Henri Bergson.

Nous sommes heureux de publier un fragment de cet inédit dans une rubrique à laquelle collaborent les grands écrivains de notre époque. La philosophie bergsonnienne est avant tout une philosophie du Vivant. C'est dire le poids de sa présence dans la pensée contemporaine. D'ailleurs l'auteur de « L'Évolution créatrice », ne définissait-il pas lui-même le présent comme du « passé accumulé » ?

**D**ESCARTES nous dit quelque part « qu'il serait puéril de s'occuper de nombres et de figures si l'on voulait s'arrêter à la connaissance de pareilles bagatelles ». Pourtant il travailla aux mathématiques, comme vous savez, pendant toute sa vie. C'est que l'algèbre et la géométrie étaient pour lui autre chose que l'étude des nombres et des figures : il y voyait un exercice de souplesse, d'agilité pour l'esprit ; il y puisait des forces pour philosopher sur les hommes et les choses. Et, de fait, n'est-il pas admirable que les grands moralistes du XVII<sup>e</sup> siècle, ceux qui ont pénétré le plus avant dans les profondeurs de l'âme humaine, Pascal, Descartes, Malebranche, aient été en même temps des mathématiciens excellents ? L'étude des mathématiques qui rend l'esprit distrait et même abstrait quand elle l'absorbe, lui donne, si on la tempère par d'autres soins, je ne sais quoi de subtil et de pénétrant. Telle est l'idée directrice de l'enseignement scientifique que vous offre le lycée ; il s'agit moins de connaître les propriétés des lignes ou des polynômes que de s'habituer en raisonnant sur les objets les plus simples et les plus abstraits, à faire des distinctions fines et à tirer d'une donnée tout ce qu'elle contient. N'est-ce pas là une forte préparation à l'intelligence de la vie en général, et de l'homme en particulier ?

C'est sur l'homme même que portent directement les études littéraires. Philosophes, historiens ou poètes, tous ceux qui ont écrit des œuvres durables n'ont eu d'autre objet que de peindre l'homme en temps qu'il pense, qu'il sent ou qu'il agit. Les facultés d'analyse que la science développe en nous, la littérature les applique à la matière qui nous intéresse le plus, à la connaissance de l'humanité. L'enseignement des lettres est donc l'enseignement pratique par excellence ; il n'en est pas de meilleur pour nous préparer à connaître ceux qui nous entourent, à juger de ce qu'ils valent, à discerner s'ils méritent qu'on se fasse aimer d'eux et comment on y parviendra. Et parmi les écrivains, ceux-là sont les plus appropriés aux classes qui n'ont jamais sacrifié l'idée à la phrase et qui ont plutôt visé à nous présenter une image fidèle de la vie qu'à se faire admirer : aussi les appelle-t-on classiques ; aussi choisit-on de préférence parmi les classiques eux-mêmes ceux qui négligeant les détails du costume ont observé l'homme même, ceux qui en ont été les peintres les plus scrupuleux, les plus exacts, les plus réalistes : les anciens. Un journaliste écrivait récemment qu'il faut avoir vécu de la vie de province pour bien connaître les hommes. Il entendait par là, je crois, que la capitale répand le plus souvent une teinte uniforme sur ceux qui l'habitent ; les relations sociales y sont plus multipliées ; la vie psychologique au lieu de se concentrer sur un sentiment ou sur une idée s'éparpille à l'infini ; et là même où elle est restée intense, il faut un œil bien pénétrant pour la suivre sous les habitudes acquises et les sentiments factices qui la recouvrent comme autant de couches superposées. Au contraire, chez nous autres, bonnes gens de la province, point n'est besoin de creuser fort avant pour trouver l'homme : les traits sont nettement accusés, les types se dessinent et viennent s'étaler en pleine lumière. A plus forte raison en était-il ainsi dans les temps anciens, dans les cités grecques où beaucoup mouraient sans avoir franchi l'enceinte de la ville, où on avait moins de besoins, où l'on vivait d'une vie intérieure, plus pleine et plus intense. C'est pourquoi les poètes qui ont pu étudier à cette époque les sentiments et les passions du cœur humain nous ont tracé des descriptions immortelles, et c'est aussi pourquoi, jeunes élèves, l'étude des littératures anciennes vous initiera mieux peut-être que le ferait la vie elle-même aux secrets de la machine humaine et de ses rouages infiniment compliqués. Que conclure de là sinon que l'enseignement du lycée, en même temps qu'il développe cette souplesse de l'esprit qui est la qualité dominante de l'homme du monde, amène les meilleurs d'entre nous à cette connais-

sance des âmes par laquelle la bonté se raffine et devient la politesse du cœur ? Nos anciens l'avaient bien compris quand ils donnaient aux études de leurs dernières années des collèges le nom « d'humanités » ; ils pensaient sans doute à cette douceur, à cette grâce que l'on retire d'un long commerce avec les meilleurs esprits de tous les temps et qu'exprime si joliment le mot latin « humanitas » ; ils pensaient également à cette science approfondie du cœur humain qui se puise dans une lecture attentive des classiques et qui fait que la charité se doublant de pénétration manœuvre sans peine à travers les mille détours des susceptibilités des amours-propres. Peut-être aussi faisaient-ils allusion à la modération dont se pénétrèrent plus tard chez ceux qui ont beaucoup travaillé, beaucoup réfléchi pendant leurs dernières années de collège, les idées les plus chères, les convictions les plus profondes. Or, c'est là, mes amis, une nouvelle forme de la politesse ; il y a une manière d'exprimer ses opinions sans choquer celles des autres ; il y a un art qui consiste à savoir écouter, à vouloir comprendre, à pouvoir, le cas échéant, entrer dans les vues d'autrui, à pratiquer en un mot même dans la discussion des idées politiques, religieuses et morales la politesse dont on se croit trop souvent dispensé dès qu'on a quitté le domaine des choses indifférentes ou futiles. Je ne sais si je me trompe, mais je crois que là où cette politesse s'observe, les divisions sont moins profondes, les luttes moins acharnées, la patrie plus forte et plus heureuse. Or, ce respect de l'opinion d'autrui ne s'acquiert que par un effort continu ; et pour dompter en soi l'intolérance qui est un instinct naturel, je ne connais pas de plus puissant auxiliaire que la culture philosophique. Aristote disait que, dans une république où tous les citoyens seraient tous amis de la science et de la spéculation, tous les citoyens seraient amis les uns des autres. Il n'entendait pas par là, sans doute, que la science supprime la discussion, mais plutôt que la discussion perd de son aigreur et la lutte de son intensité quand elles se transportent dans le monde de la pensée pure, le monde de la douceur, de la mesure et de l'harmonie. Car l'idée est l'amie de l'idée, même de l'idée contraire ; et les dissensions graves, les discordes civiles viennent toujours de ce que nous mêlons nos passions grossières et humaines aux idées qui sont ce qu'il y a de divin en nous. Mais pour purifier l'intelligence, pour la soustraire aux passions et par conséquent aux préjugés, il faut lui montrer que les doctrines les plus opposées en apparence ont un principe commun, qu'elles sortent les unes des autres par une évolution lente, que la plupart du temps en s'emportant contre ce que l'on croit être l'opinion d'autrui, on condamne aussi la sienne et que l'erreur même est source de vérité. Or les études philosophiques ont pour principal objet de nous le faire nettement comprendre. Cette disposition d'esprit assez commune chez ceux qui ont approfondi la philosophie et que le vulgaire taxe de scepticisme, je l'appelle tolérance, largeur de vue, courtoisie, politesse. Et vous comprendrez maintenant, mes amis, pourquoi la politesse ne reçoit point un prix spécial ; à vrai dire toutes les couronnes que nous distribuons aujourd'hui lui sont plus ou moins décernées.

Qu'il porte sur les mathématiques ou sur les textes, sur la science ou sur la métaphysique, qu'il vous initie aux grandes doctrines des philosophes anciens ou qu'il vous habitue vous-même à penser et à écrire, toujours l'enseignement universitaire, par la souplesse et l'agilité qu'il donne à l'esprit, par les connaissances dont il le meuble, par la tolérance, l'amour du vrai qu'il lui inspire, développe chez les âmes d'élite la politesse de l'esprit, qui fait l'homme du monde, la politesse du cœur, sans laquelle il manquerait quelque chose à la charité, et la politesse de la conviction d'où dépendent l'union des citoyens et la grandeur de la patrie.



Un détachement du « Jewish Defense Corps » (Troupes juives de sécurité) se rendant au terrain de manœuvres.



Le fameux colonel Lawrence, connu sous le nom de « Lawrence d'Arabie », aimait à se montrer vêtu en Arabe.

# LE CASSE-TÊTE PALESTINIEN

DE NOTRE CORRESPONDANT PERMANENT EN ANGLETERRE

J. - C. DE BEAUJEU

**A**u moment où le gouvernement britannique annonce une déclaration de Clement Attlee sur le problème de Palestine, il semble opportun d'expliquer au public français les idées diamétralement opposées qui se heurtent à la veille de la prise de position officielle du Labour Party.

La question juive n'est pas uniquement un problème anglais, en fait elle intéresse toutes les puissances occidentales possédant des intérêts dans le Moyen Orient. Il n'est pas insoluble : certains écrivains le montrent comme tel, utilisant la fameuse phrase du rapport de la commission royale de Palestine : « une lutte du droit contre le droit ».

Avant toute chose il ne faudrait pas perdre de vue le fait que les seuls intéressés se trouvent à l'heure actuelle parmi les personnes déplacées d'Europe : ils ne représentent pas un nombre considérable. Peu de Juifs installés en Grande-Bretagne ou aux Etats-Unis quitteront volontairement leur patrie d'adoption.

Il est évident qu'un débouché quelconque devra être créé pour contrebalancer les restrictions de plus en plus sévères imposées à l'émigration vers les Etats-Unis et les pays d'Amérique latine. Les différentes suggestions faites pour diriger les Juifs vers les contrées tropicales ou antarctiques sont absolument irréalisables. Pour eux le problème se centre autour de la Palestine dont les liens millénaires avec cette race en font son siège de prédilection. Peu importe le poids donné à la question religieuse il faut reconnaître que la restauration des Juifs dont les racines et les traditions existent toujours en Palestine est une idée familière au monde entier.

Le premier geste officiel tendant à octroyer aux Juifs un pays qui éventuellement deviendrait le leur fut la déclaration de Balfour le 2 novembre 1917 rédigée sous forme d'une lettre adressée à Lord Rothschild par le secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères dans le cabinet Lloyd George. En voici le texte : « Le gouvernement de Sa Majesté envisage favorablement l'établissement en Palestine d'un territoire réservé au peuple juif et utilisera tous les moyens en son pouvoir pour atteindre ce but, étant bien entendu qu'aucune mesure prise ne devra être préjudiciable aux droits civils et religieux des communautés non-juives en Palestine ou aux droits et statuts politiques accordés aux Juifs dans les autres pays. »

Aucune déclaration définissant l'existence d'une nation n'a été mise en si peu de mots, elle fut endossée à tour de rôle par les autres membres du cabinet Lloyd George : Lord Robert Cecil, Sir Herbert Samuel, et Winston Churchill ainsi que par l'Emir Fayçal lui-même qui jusqu'à son exil ordonné par les Français en 1920, ne s'intéressa nullement à la Palestine dont il admettait la « position à part » dans « l'Océan arabe ». La Société des Nations ratifia la déclaration de Balfour en l'incorporant dans le texte du mandat britannique sur la Palestine. Les Juifs en déduirent bien naturellement que l'enclave de Palestine ne formant qu'à peine 3 % de la superficie de l'Arabie serait réservée à la création d'un Etat juif.

En dépit d'un climat politique peu favorable, les Juifs accomplirent un travail de colonisation remarquable, il est inutile de s'étendre longuement sur leurs réalisations industrielles et culturelles dont chacun a pour le moins entendu parler.

Vingt ans ont passé, la situation est restée dans le statu-quo. Le Colonial Office, sous la responsabilité de qui se



Des réfugiés qui se destinent à la culture, prennent une leçon de labour à Gat Rimon, près de Petach Tikvah.

trouve placée la Palestine, ne prenant parti ni pour un côté ni pour l'autre, excita, involontairement sans doute, le conflit judéo-arabe : les complications européennes se développant comme l'on sait, la politique d'apaisement de la dernière décennie se termina par la publication du « Papier Blanc » par le gouvernement de Chamberlain en 1939.

Ce document prévoit : 1. Une émigration de 75.000 Juifs vers la Palestine, durant les cinq années à venir (qui devinrent les années de guerre). 2. Un surplus d'émigration ne pourra avoir lieu qu'avec le consentement des autorités Arabes. 3. Le Haut-Commissaire pour la Palestine a le droit de limiter l'achat de terrain par les Juifs. 4. Le « Papier Blanc » décidait l'établissement d'un Etat indépendant dont les Juifs ne formeraient qu'un tiers de la population.

Cette politique sanctionnant d'une façon permanente une minorité juive provoqua des protestations sionistes dans le monde entier, la question fut soulevée à la Chambre des Communes et le 23 mai 1939, M. Churchill dénonçait le « Papier Blanc » avec véhémence, mais l'opposition ne voulant pas faire tomber le gouvernement à un moment aussi critique, la motion fut passée.

Il faut admettre franchement que ce fameux document eut des conséquences qui à l'époque de sa promulgation étaient imprévisibles. Il a été une barrière constamment dressée contre toute tentative pour secourir les Juifs persécutés par les Nazis et peut être tenu indirectement responsable des catastrophes dont les plus tristement célèbres sont celles du SS Patria et du SS Struma. Des visas furent refusés aux Juifs balkaniques même lorsqu'il était absolument certain que ces pays seraient envahis par les Allemands. A l'heure qu'il est les Juifs de l'Europe Centrale « libérés » des camps de concentration italiens et allemands sont évacués vers des camps en Afrique du Nord où ils resteront jusqu'à ce que leur statut soit déterminé.

Le problème de l'émigration juive a toujours soulevé la même question : la Palestine peut-elle absorber les nouveaux venus ? Elle le peut sans aucun doute. Au VII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. la population est estimée avoir été d'environ 3.000.000 d'âmes. Des ruines éparpillées à travers le bled sont les seuls vestiges de cette civilisation. En ces temps de communications inexistantes, ces communautés devaient être essentiellement agraires.

Du point de vue arabe, le « Papier Blanc », quoique inacceptable dans certains détails, sauvegardait l'esprit des promesses d'indépendance faites par le gouvernement britannique par l'entremise de Lawrence d'Arabie pendant la première guerre mondiale. Il est intéressant de noter l'opinion intime que ce défenseur de la cause arabe exprime dans un chapitre omis des « Sept Piliers de la Sagesse » pour des raisons politiques sur le conseil de G. B. Shaw :

« Il était évident depuis le début, écrit-il, que si nous gagnions la guerre, ces promesses demeureraient lettres mortes. Aurais-je été un honnête conseiller des Arabes, je les aurais incités à rentrer chez eux et à ne pas risquer leur vie inutilement. Je me justifiais toutefois vis-à-vis de ma conscience en espérant qu'une victoire finale à laquelle mes amis avaient si largement contribué les mettrait dans une position suffisamment forte pour soumettre leurs réclamations avec quelques chances de succès. En d'autres termes, j'espérais survivre aux événements et être capable non seulement de battre les Turcs sur les champs de bataille, mais aussi mon propre pays et ses alliés autour du tapis vert ! » Plus tard, il ajouta un post-scriptum rétractant ses premières impressions : « Le règlement de la question du Moyen-Orient fut confié à M. Churchill qui, à la conférence du Caire, élucida toutes les difficultés en quel-

ques semaines sans sacrifier les intérêts de l'Empire. Je dois admettre ma conviction que la Grande-Bretagne s'est tirée les mains propres de l'affaire arabe. »

Des décorations furent offertes à Lawrence en reconnaissance de ses services : il les refusa toutes !!!

Si ces événements n'ont qu'un rapport lointain avec le problème d'aujourd'hui ils mettent en lumière l'appui donné officiellement aux Arabes pendant la dernière guerre et justifient leur attitude et leurs réclamations qui peuvent se résumer de la façon suivante :

1. La Palestine, terre sainte arabe depuis treize siècles, doit conserver une majorité indigène.

2. La propriété arabe sera protégée.

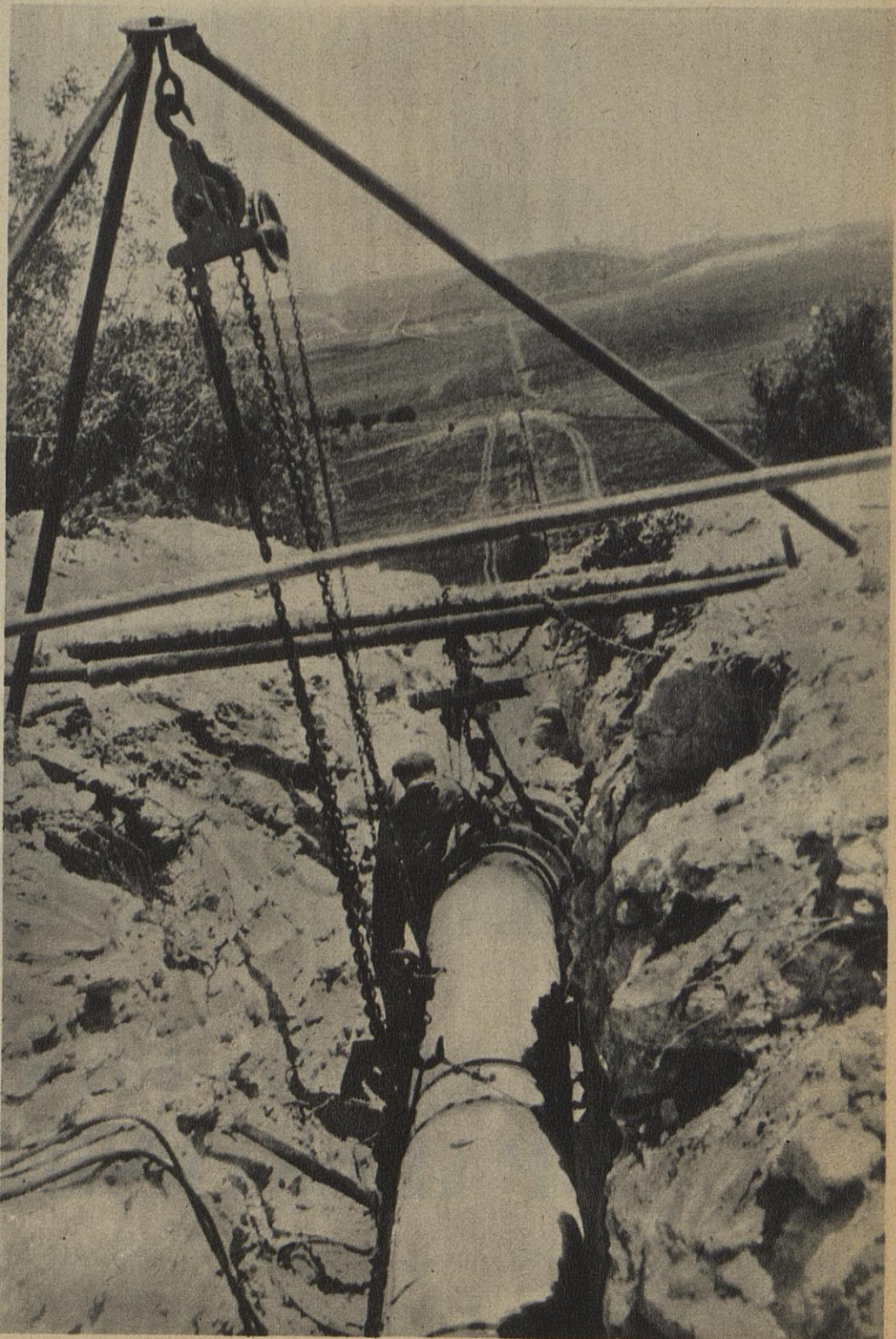
3. Un gouvernement indépendant sera constitué sur le modèle des autres Etats arabes et remplacera le gouvernement quasi colonial de la puissance mandataire.

4. Les Arabes de Palestine, supportés par la ligue, s'opposent formellement à la pression faite par les sionistes en faveur d'un Etat juif dans lequel ils sont condamnés à ne devenir qu'une minorité. Ils sont prêts à reconnaître comme citoyens les 600.000 Juifs déjà installés dans le pays. Ils acceptent la culture et l'influence juive, comme pour ainsi dire un fait accompli, mais ils n'abdiquent à aucun prix leurs droits comme possesseurs et dirigeants du pays. Le « Papier Blanc » est considéré comme une garantie solennelle donnée par la Grande-Bretagne qui se doit de faire honneur à sa parole.

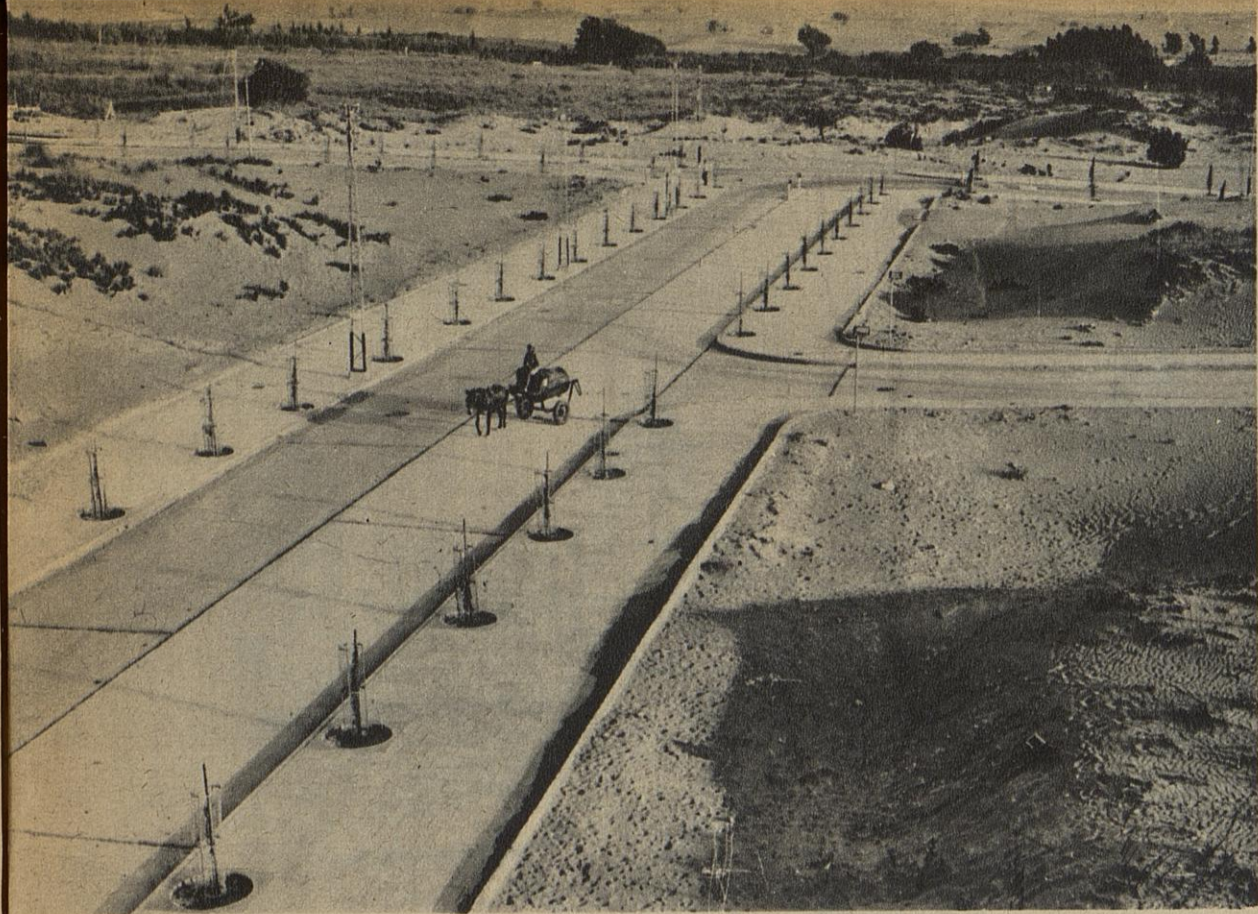
L'attitude de la ligue est clairement exprimée dans le protocole d'Alexandrie et surtout dans le Covenant signé au Caire le 24 mars 1945 :

« A la fin de la dernière guerre, la Palestine, comme les autres Etats émancipés du joug ottoman, devait recouvrer son indépendance. Le traité de Lausanne décida que son

Travaux d'irrigation dans la vallée de Zezeel. L'eau est le grand problème de la Palestine.







Les fondements d'une nouvelle grande ville sont jetés. Cette route que l'on distingue sera demain une artère importante

Israélites émigrés se livrant joyeusement à la culture des carpes près de Nis-David.



destin serait réglé par les partis intéressés. Si la Palestine n'a pu se gouverner elle-même, il n'en est pas moins vrai que cette condition était l'essence même de la reconnaissance de son indépendance établie par le Covenant de la Société des Nations en 1919. Son existence en tant que puissance indépendante ne peut être mise en doute. Si pour des raisons étrangères à sa volonté cet état de choses n'a pu se matérialiser, rien ne s'oppose à la participation de la Palestine au conseil de la Ligue. Les Etats signataires du présent pacte, considèrent que dans les conditions présentes et jusqu'au moment où ce pays pourra exercer son propre gouvernement le conseil de la Ligue désignera un représentant de la Palestine qui participera au travail de la Ligue. De ce fait la question de Palestine se trouve intimement liée au problème du Proche-Orient.

Simultanément à l'offensive directe contre le « Papier Blanc », par les sionistes, une campagne basée sur des raisons humanitaires a pris naissance parmi les survivants de la brutalité nazie en Europe. La réponse offerte par la Ligue arabe fait ressortir qu'en 1939 le problème des réfugiés était beaucoup plus sérieux qu'il ne l'est aujourd'hui. Le régime hitlérien à terre, les Nations Unies ont toute liberté pour donner aux Juifs la sécurité et l'égalité avec les autres citoyens européens. Si, toutefois, certains Juifs ne veulent continuer de vivre sur le théâtre de leurs affreuses expériences, c'est le devoir des nations civilisées collectivement de les admettre dans leurs frontières. La Ligue arabe reconnaît le côté humanitaire du problème mais sa solution, au seul dépens de la Palestine, entraînerait de graves conséquences. Chaque Juif admis en Palestine est une brique de plus à la structure de l'Etat sioniste, une unité de plus vers la majorité anti-arabe, dont les intérêts sont avant tout sionistes et non palestiniens.

Que conclure ? En dépit de ses attaches avec le Parti travailliste sioniste, le Labour Party risquera-t-il de mécontenter 40.000.000 d'Arabes à cheval sur le canal de Suez ? C'est douteux.

Mais les Etats-Unis, si ouvertement pro-sionistes, ne pourraient-ils pas faire le même effort que le British Commonwealth et ouvrir leurs portes un peu plus librement, ou ne sont-ils intéressés qu'à satisfaire leurs ambitions et drainer le « Golden Pipeline » ?

Vue de Berlin, la position britannique doit paraître cocasse... Ne perdons pas notre prestige vis-à-vis de nos vaincus. Sûrement il existe un moyen de résoudre le problème sans imposer tout le poids d'une émigration massive à un petit pays de 10.000 miles carrés.

Un orchestre d'enfants répète un concert classique dans une école à Ashbit Yaakov





Images de l'Alsace romantique éternelle. Canaux dans les vieux quartiers pittoresques de Strasbourg.

## LE RHIN FRANÇAIS RENDU A LA NAVIGATION

### LES PORTS DE STRASBOURG ET DE KEHL VONT RECEVOIR LE CHARBON DE LA RUHR



Il faut gagner la bataille de la production. Les chantiers charbonniers reprennent fébrilement leur activité.

**L**e port de Strasbourg, port du Rhin français, venait avant guerre quatrième ou cinquième, suivant les années, dans l'ordre d'importance des ports français. On ne peut concevoir Strasbourg et l'Alsace sans le Rhin qui constitue son artère vitale. Le port se compose essentiellement de l'embouchure du Petit Rhin au bras du Rhin qui se forme à mille sept cents mètres en amont des ponts reliant Strasbourg à Kehl et qui retourne au fleuve à deux mille mètres en aval de ces mêmes ponts ; du bassin aux pétroles, du bassin du Commerce et de l'Industrie creusés dans l'Ile des Epis, de l'écluse double terminus commun des canaux de la Marne au Rhin et du Rhône au Rhin, le bassin Vauban, le bassin de la Citadelle, le bassin d'Austerlitz et d'une gare de triage.

« Longtemps les Alsaciens craignirent que l'oc-

cupant en se retirant, à la libération, ne détruisit ces magnifiques installations, nous a-t-on déclaré à la Direction du port autonome. Surtout quand ils assistèrent au bombardement de la ville de Kehl située sur la rive allemande. Il n'en fut heureusement rien et aujourd'hui les deux ports, Strasbourg et Kehl sont intacts, du moins en ce qui concerne leurs installations portuaires, les Allemands les ayant utilisées durant ces quatre années de guerre. Intact les grues, les entrepôts, les bassins, les Allemands ayant eux-mêmes déblayé les ponts sautés en 1940.

Mais il n'en était pas de même en ce qui concerne les chalands, péniches et remorqueurs. Sur trois cent cinquante mille tonnes de chalands rhénans on en a remplacé environ mille cinq cents tonnes et actuellement le port ne peut compter pour son trafic que sur une

vingtaine de péniches, trois remorqueurs accusant environ cinquante mille chevaux et deux plus petites unités. Nous sommes, on le voit, loin du compte.

Quand les Français atteignirent le Rhin, il y avait deux cent quatre-vingt cinq péniches immobilisées, deux cent vingt sinistrés dont cent cinquante-trois très sérieusement ; soixante bateaux à renflouer : chalands et remorqueurs et le seul engin de levage dont disposait le port, une bigue de quarante tonnes sombrée par le fond. La bigue a été renflouée, et grâce aux efforts de quatre scaphandriers, de dix pompes, du chaland ponté de trois cents tonnes « Le Maroc », trois remorqueurs, deux dragueurs, quatre chalands pontés, huit chalands, un ponton, douze péniches furent remis à flot.

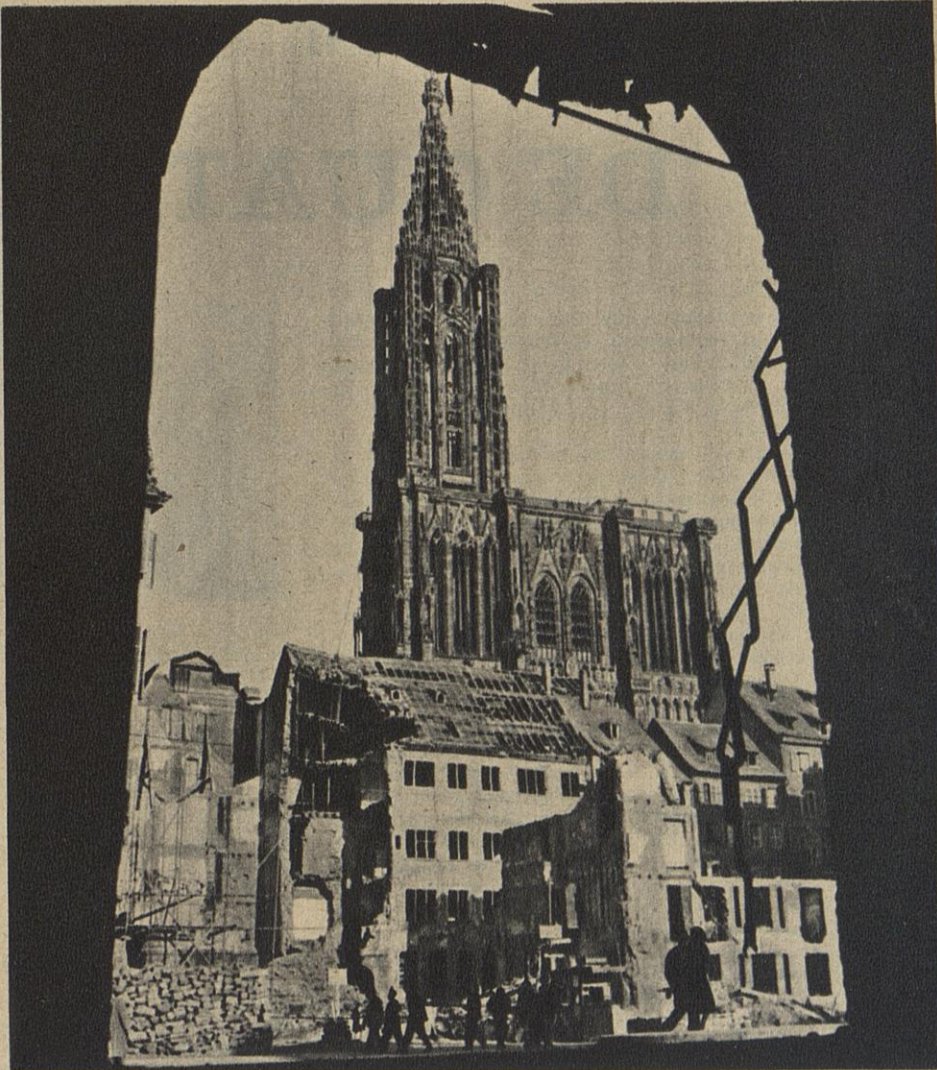
Un des plus gros travaux fut le curage du fleuve

de concert avec le renflouement. Quatre entreprises françaises et une suisse y travaillèrent à Strasbourg, deux françaises et une suisse à Kehl. Le plus gros effort dut être fait pour déblayer les ports, notamment celui du bassin de l'Industrie.

Avant guerre, Strasbourg travaillait exclusivement par Rotterdam. Les marchandises arrivaient par des chalands de quatre mille tonnes, chaque chaland représentant cinq trains de la S.N.C.F. Ces chalands étaient allégés à l'arrivée sur la partie basse du Rhin et la marchandise mise sur des péniches de deux cent quatre-vingts tonnes environ.

Le trafic, il y a une dizaine d'années, était de l'ordre de quatre millions trois cent quatre-vingt mille tonnes par an représenté par deux millions huit cent mille tonnes d'importation, deux millions cent mille tonnes d'exportation. Le charbon de la Ruhr figurait dans l'importation pour un million sept cent cinquante mille tonnes, les céréales pour six cent dix mille tonnes et on exportait un million cent cinquante mille tonnes de minerai de fer et six cent cinquante mille tonnes de potasse par an. Quant au port de Kehl, son trafic était, à la guerre, de l'ordre d'un million et demi de tonnes.

Mais si les ports sont intacts, il n'en était pas de



Au-dessus des ruines, la cathédrale de Strasbourg. Espérance inébranlable de l'Alsace.

Le pont de Ruppenheim...

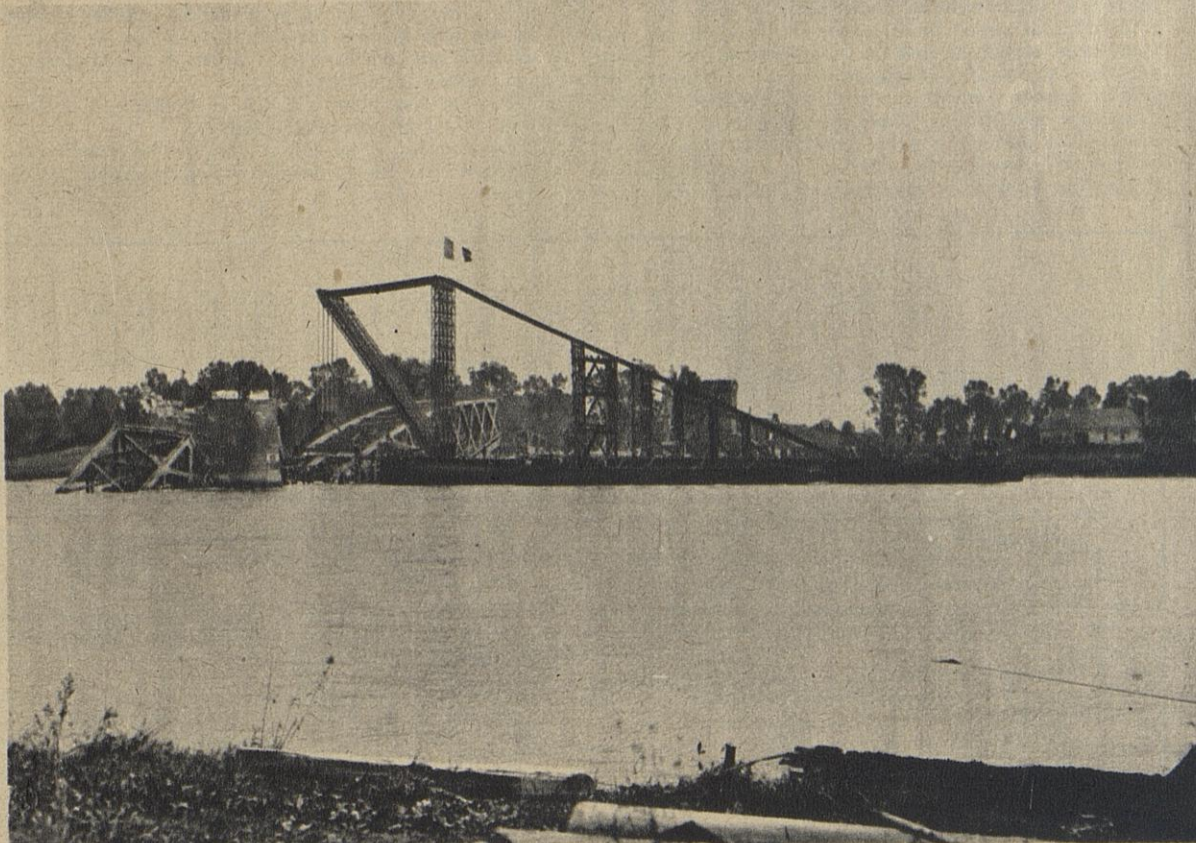
...et le pont de Carlsruhe.

On peut considérer que le Rhin libéré est navigable. Mais actuellement, nous a-t-on déclaré, cela constituerait encore une véritable acrobatie pour le passage des trains de péniches. Patientons. Dans peu de jours M. Bollaert, commissaire de la République, le descendra à bord d'une vedette en un geste symbolique et l'on estime que, pour la mi-novembre, le premier chaland battant pavillon français pourra parvenir jusqu'à Strasbourg, nous apportant le charbon de la Ruhr.

René MOYSET.

même en ce qui concerne les ponts. Le reblaiement de ceux de Roppenheim et de Maxau Carlsruhe fut laissé aux Français. Il fut terminé le 25 octobre. Restait un dernier obstacle : le pont de Mannheim, où s'affaire le génie américain. Le pont de Bernheim, qui empêche encore la navigation rhénane sera bientôt rétabli. Le travail ne fut guère facile. Il fallut dégager deux tronçons situés sur la rive allemande, dont l'un pesait huit cent cinquante tonnes et l'autre deux cent cinquante. Une bigue géante composée d'un mât et d'une flèche de quatre éléments jumelés, fut dressée sur un chaland du Rhin. Cette bigue soulève des tronçons qui, sur la rive, sont placés sur des chemins de roulement et tirés à terre au moyen de treuils. Le chaland ne pouvant supporter que quatre cents tonnes, il dût être muni à l'avant de deux allèges. Le grand tronçon repose déjà presque entièrement sur la rive. Encore une vingtaine de mètres, et il y sera tout entier. Puis se sera le tour du petit tronçon qui, pour le moment, baigne encore dans le Rhin, au pied de la deuxième pile.

Si simple qu'elle soit à décrire, la manœuvre ne l'est cependant pas en réalité, car il faut tenir compte de bien des éléments qui rendent la tâche de l'équipe difficile. Depuis le 15 août, date de la mise en chantier effective, on a eu à lutter contre le courant, dont la vitesse atteint en cet endroit 2 m. 30, contre les différences de niveau et surtout contre cette masse inerte qui devait être tirée par des treuils mus à bras d'hommes.



# DE QUATORZE A DOUZE

**D**écidément, toute vérité nous vient d'Amérique ! Ce fut un soulagement, après l'échec de la Conférence de Londres, d'entendre le président Truman, reprenant la tradition du grand Roosevelt, énoncer les principes qui, de la Charte de l'Atlantique, ont conduit à San Francisco.

De Roosevelt, et même en remontant plus loin de Wilson. Celui-ci avait quatorze points. M. Truman n'en a que douze. Mais quelle ressemblance ! Et quelle heureuse fortune pour ceux qui ont lutté à Genève pour de telles vérités, de voir les Etats-Unis revenir à ce pourquoi, abandonnant Wilson et la S.D.N., ils avaient porté à celle-ci un coup sensible.

Car, enfin, tout y est. On y retrouve, identiques ou complétés, les huit points de la Charte de l'Atlantique qui, eux-mêmes, reprenaient les principes du pacte de la S.D.N., laquelle est morte, non pas d'eux, mais de les avoir méconnus.

Avec cette adjonction, importante, décisive : la force internationale qui, justement, a manqué à cette assassinée.

Et, à ce point de vue, je ne partage pas les réserves que font, ou les inquiétudes dont témoignent à l'égard du discours du président Truman, certains des tenants de la sécurité collective. Eh ! quoi, parce que M. Truman a dit que, jusqu'à ce que l'organisation de la paix soit effective, son pays conservera une force armée considérable ? Mais cette force est un des éléments de la force internationale, que ce sera le gain certain, considérable, de San Francisco d'avoir instituée.

Et ceci est corroboré par le huitième point, relatif aux Nations Unies, « qui devront recourir à la force pour maintenir la paix ». Vérité d'évidence, apparue à chacun des mécomptes, que dut subir la S.D.N., affirmée par Churchill et Roosevelt du milieu de l'Atlantique, reprise à Dumbarton Oaks par les Etats-Unis, l'Angleterre, la Russie et la Chine, accueillie avec joie par la France qui, pendant vingt ans, n'avait cessé de lutter pour elle, consacrée par l'adhésion de cinquante nations à San Francisco.

Que M. Truman n'ait pas crû devoir assortir cette nécessité de la force pour combattre l'agression, du vœu platonique d'un allègement des armements, rien de plus naturel. Dans l'état chaotique du monde, quand tant d'Etats frémissent encore des horreurs de l'invasion et cherchent à se prémunir contre elles, en gardant leurs frontières ou en en cherchant de meilleures, le mot d'ordre ne semble pas être de désarmer, mais de rester fort, pour que l'addition des forces dont dispose chaque membre des Nations Unies, oppose une barrière infranchissable aux méfaits d'un agresseur toujours possible.

Quand le monde sera rétabli, quand l'organisation internationale sera effective et qu'elle aura fait les preuves de sa vitalité, il sera temps de reprendre nos vieilles formules du désarmement, si laborieusement cherchées et qu'on sera heureux de retrouver, et qui liaient d'ailleurs celui-ci à l'établissement d'une sécurité collective.

Ce discours prend toute sa signification du fait qu'il vient au lendemain du jour où la ratification de la Charte par les cinq grandes puissances et par la majorité des Etats signataires étant acquise, les Etats-Unis ont proclamé que les Nations Unies avaient pris corps et vivaient. Une assemblée est prévue pour le début de décembre. Elle nommera, je pense, les membres élus du Conseil de sécurité, et celui-ci, sinon pour la conclusion



Joseph Paul-Boncour est né à Saint-Aignan (Loir-et-Cher), en 1875. Ministre de la Guerre dans le cabinet Herriot de 1932, il devint, après la chute de celui-ci, président du Conseil avec le portefeuille des Affaires étrangères, qu'il garda dans le cabinet Daladier de 1933. Il fit partie des ministères Sarraut et Chautemps, en 1933 et 1934. Enfin, il succéda à Briand comme délégué permanent de la

France à la S.D.N. Hautement respecté pour sa droiture et son courage au service d'idées longtemps considérées comme prématurées mais aujourd'hui victorieuses, il devint le champion de la doctrine française de la sécurité collective. Il défendit cette doctrine dès 1924, lors des discussions de Genève sur le Protocole, prélude au plan d'aujourd'hui. C'est sous sa direction que furent ratifiés les amendements de San Francisco. Dans une déclaration récente (28 avril), il a expliqué et souligné la proposition française de création d'une armée internationale permanente. Grand orateur et homme de fine culture, Paul-Boncour est une figure populaire.

des traités de paix, qui ne regardent que les belligérants, du moins pour l'organisation de la paix qui intéresse le monde entier, se substituera, il faut l'espérer, au tête-à-tête des « Big Five » qui n'ont pas témoigné à Londres de telles possibilités d'entente, qu'il soit négligeable de les mêler à l'ensemble des nations, représentées par leurs six membres élus.

J'entends que, par leur droit de veto, les « Big Five » exerceront une influence décisive sur les mesures du Conseil de sécurité. Mais, je l'ai dit ici, ce droit de veto, bien mal donné, n'est en somme que la restriction aux cinq grandes puissances de la règle de l'unanimité, étendue à tous les membres, même les plus petits, dans la S.D.N. et qui, si souvent, la paralysa. Il y a plus de chances que la nouvelle Société des Nations — car enfin, c'est bien cela qu'on crée — agisse, s'il ne suffit pas de la voix d'un Etat quelconque pour l'en empêcher, et qu'il y faille l'opposition d'un grand Etat, sans le concours duquel l'action collective ne peut, en effet, se concevoir. En fait, d'ailleurs, quiconque a eu la pratique de Genève sait bien qu'il n'y avait d'action possible que quand les membres permanents du Conseil étaient d'accord pour la décider. On peut espérer, sans être chimérique, que la volonté de paix qui les anime, trouvera un bien utile concours dans la volonté de paix, non moins égale, qui anime les petites et les moyennes puissances. Et celles-ci n'étant pas séparées par les compétitions qui se discernent dans les grandes, exerceront une pression morale, non négligeable, pour que les grandes s'efforcent, un peu plus qu'elles semblent l'avoir fait, de trouver les solutions qui concilient leurs points de vue opposés, mais non, certes, irréductibles.

Et c'est bien pour cela que la Conférence de Londres nous a tant et justement inquiétés.

Evidemment, il ne suffira pas que les Big-Five soient majorisés par les six membres élus pour que l'accord se réalise entre eux.

Et il semble que le président Truman ait offert des formules qui permettent d'aboutir à cet accord indispensable à l'organisation de la paix ; indispensable, puisque c'est la force et la faiblesse à la fois de l'organisation délibérée à San Francisco, qu'elle repose sur l'entente des cinq Grands.

A ce point de vue, il a ajouté à la Charte de l'Atlantique.

Il a affirmé le droit des peuples de choisir librement leur propre gouvernement en dehors de toute ingérence étrangère. Il a fait prévoir le refus des Etats-Unis de reconnaître tout gouvernement imposé par la force, quelle que soit la couleur politique dont cette force se réclame. Le point 2 semble viser des pays comme l'Argentine et l'Espagne, tandis que le point 5 s'appliquerait plutôt à diverses nations de l'Europe orientale. C'est là une affirmation nette, qui indique la limite des concessions possibles, et qui offre aux cinq Grands un terrain d'entente dont la clarté ne peut être méconnue.

Dans le septième point, M. Truman ajoute à la liberté des mers celle de la navigation sur les fleuves frontalières et sur ceux qui traversent plusieurs pays. Comment s'opposer à une vue si juste et si compréhensive de l'internationalisation nécessaire des grandes artères fluviales ? On pense à l'hymne de Lamartine sur le Rhin, qui doit unir au lieu de séparer.

Enfin, le président Truman, allant bien au delà de ce que la France avait obtenu péniblement à San Francisco, proclame l'accès aux matières premières pour tous les pays appartenant aux Nations Unies. Cette solution internationale d'un problème qui est la source latente de conflits passés, présents et futurs, peut remplir d'espoir, si les assemblées de la Société des Nations Unies font passer ce principe schématique dans l'application de règles pratiques... Et si la réplique de la Russie est aussi favorable, les Etats-Unis et la Russie étant dans l'état actuel du monde les deux géants qui détiennent les plus grandes sources de matières premières.

Ai-je tort de rapprocher les douze points du président Truman des quatorze points du président Wilson ? Il a fallu les mécomptes, les déceptions qui ont suivi ceux-ci pour que le discours du président Truman, comme San Francisco, n'aient pas éveillé plus d'enthousiasme et de foi dans l'opinion des peuples.

Prenez garde à ce scepticisme.

Il risque de paralyser l'œuvre immense de reconstruction qui s'impose.

Il n'est pas justifié, puisque les règles proclamées dans l'Atlantique, à Dumbarton Oaks, à San Francisco et par le président Truman ont justement pour but de corriger les erreurs de la S.D.N., de réparer ses fautes, d'empêcher qu'on retombe dans ce qui a causé des désillusions. Et, dominant tous les principes, toutes les règles, toutes les affirmations verbales, il y a ce grand fait, que les deux géants — Etats-Unis et Russie — restés à l'écart, sont aujourd'hui les meneurs du jeu, partie intégrante et active de l'organisation.

Comme je voudrais que le 7 novembre, dans ce grand discours que Staline doit prononcer à l'occasion de l'anniversaire de la révolution russe, il fasse écho, à l'orient du monde, à cette grande voix de la libre Amérique, qui qui vient de s'élever à l'ouest !

J. PAUL-BONCOUR.

## LES DOUZE POINTS DU PRÉSIDENT TRUMAN

1° Nous ne cherchons pas l'expansion territoriale, ni des avantages égoïstes. Nous n'avons de projet d'agression à l'égard d'aucun Etat, petit ou grand. Nous ne poursuivons aucun objectif qui pourrait fatalement se heurter au but pacifique d'une autre nation.

2° Nous croyons au retour final du droit de souveraineté et de l'autonomie à tous les peuples qui en ont été privés par la force.

3° Nous n'approuverons aucun échange de territoire dans aucun pays du monde, avec qui nous entretenons de bonnes relations, à moins que cet échange ne concorde avec le désir librement exprimé du peuple intéressé.

4° Nous croyons que tous les peuples qui sont aptes à avoir un gouvernement propre doivent avoir le droit de l'élire et de choisir la forme propre du gouvernement qui leur convient en exprimant librement leur volonté sans aucune intervention étrangère.

Ceci est vrai pour l'Europe, l'Asie, l'Afrique aussi bien que pour l'hémisphère occidental.

5° Par une action menée en coopération avec nos alliés du temps de guerre, nous aiderons les Etats ennemis vaincus à établir des gouvernements démocratiques pacifiques, librement élus. Nous chercherons à former un monde dans lequel le nazisme, le fascisme et l'agression militaire ne pourront exister.

6° Nous nous refuserons à reconnaître tout gouvernement imposé à toute nation par la force d'une puissance étrangère.

En certains cas, il sera impossible d'empêcher la création par la force d'un semblable gouvernement. Alors les Etats-Unis ne le reconnaîtront pas.

7° Nous croyons que toutes les nations doivent jouir de la liberté des mers et de l'égalité des droits de navigation fluviale sur les cours d'eau servant de frontière, ainsi que sur ceux qui traversent plusieurs pays.

8° Nous croyons que tous les Etats admis dans la communauté des nations doivent accorder, d'une fa-

çon équitable, l'accès au commerce des matières premières du monde.

9° Nous croyons que les Etats souverains de l'hémisphère occidental, et cela sans l'ingérence d'éléments étrangers à cet hémisphère, doivent rechercher ensemble, en bons voisins, la solution de leurs problèmes communs.

10° Nous croyons qu'une entière collaboration économique entre toutes les nations, grandes et petites, est essentielle pour l'amélioration des conditions de vie dans le monde entier afin de permettre à tous une existence libre de craintes et de misère.

11° Nous poursuivrons nos efforts afin de favoriser la liberté d'expression et la liberté du culte dans toutes les parties pacifiques du monde.

12° Nous sommes convaincus que le maintien de la paix exige une organisation des Nations Unies, composée de toutes les nations pacifiques du monde qui veulent, si cela est nécessaire, utiliser la force pour assurer la paix.

(Chaque fois que le dragueur fait sortir une mine des profondeurs sous-marines, le peintre du bord marque un point.)



**N**OUS avons attendu trois jours, que le mistral cessât. Le commandant De Cantès, qui dirige les opérations de déminage des côtes françaises de Méditerranée, nous avait prévenus. Pour le mistral, c'est toujours la même histoire; lorsqu'il se lève, il y en a pour trois, six ou bien neuf jours... Somme toute, dans notre malheur nous avons encore de la chance...

Nous savions depuis la veille, que nous allions pouvoir embarquer ce matin. Pour une fois, l'O. N. M. avait été précis. Au large, nous devions trouver de belles et longues éclaircies entre-coupées pourtant de coups de roulis.

Nos dragueurs de mines nous viennent d'Amérique. Ce sont de petits bâtiments de 35 mètres qui ne sont pas une improvisation, mais des bateaux magnifiquement conçus pour cette tâche.

Nous sommes maintenant sur la passerelle du D. 335 à côté du commandant Pouget. Dans quelques instants, nous allons lever l'ancre. Sous nos pieds, l'hélice commence déjà à marteler le bateau sur un rythme de fox-trott.

Il est tôt. Le vieux port n'est pas encore réveillé tout à

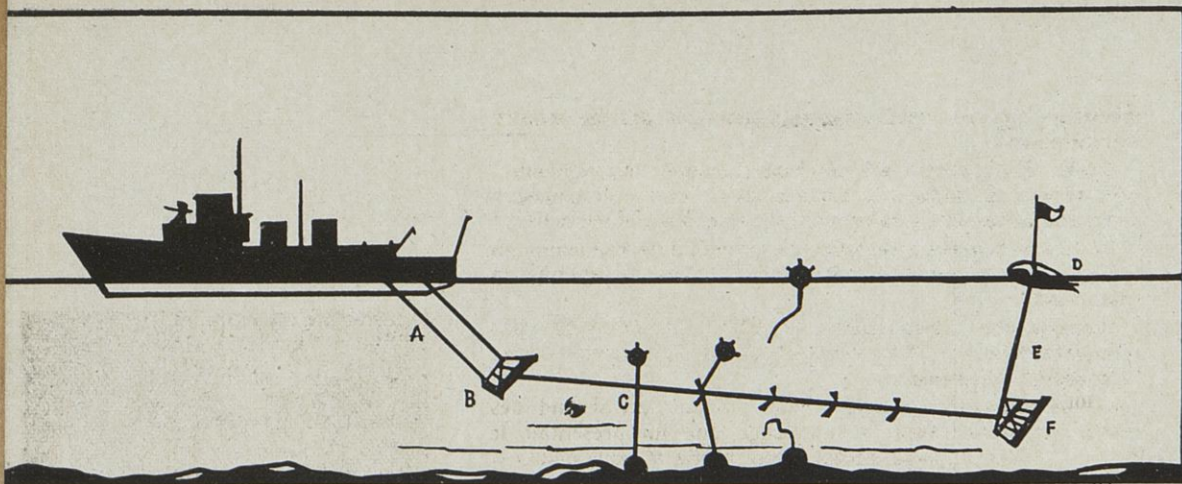
## A BORD DU "D 335" DRAGUEUR DE MINES

Le D. 335 vient de signaler une mine flottante; aussitôt le chasseur se détache du groupe pour aller la faire sauter au canon. A chaque fois qu'une mine est coulée, il plante un flotteur sur l'emplacement.

fait. Sur le quai de Rive-Neuve, les marchandes de coquillages n'ont même pas commencé à installer leurs étalages. Pourtant, sur le quai des Belges, des dockers attendent déjà le premier trolley-bus pour la Joliette.

Au départ, nous n'avons rien senti, pas même une oscillation plus forte. Si nous n'avions pas été aux côtés du commandant au moment où il donna l'ordre, nous ne nous serions peut-être aperçu de rien.

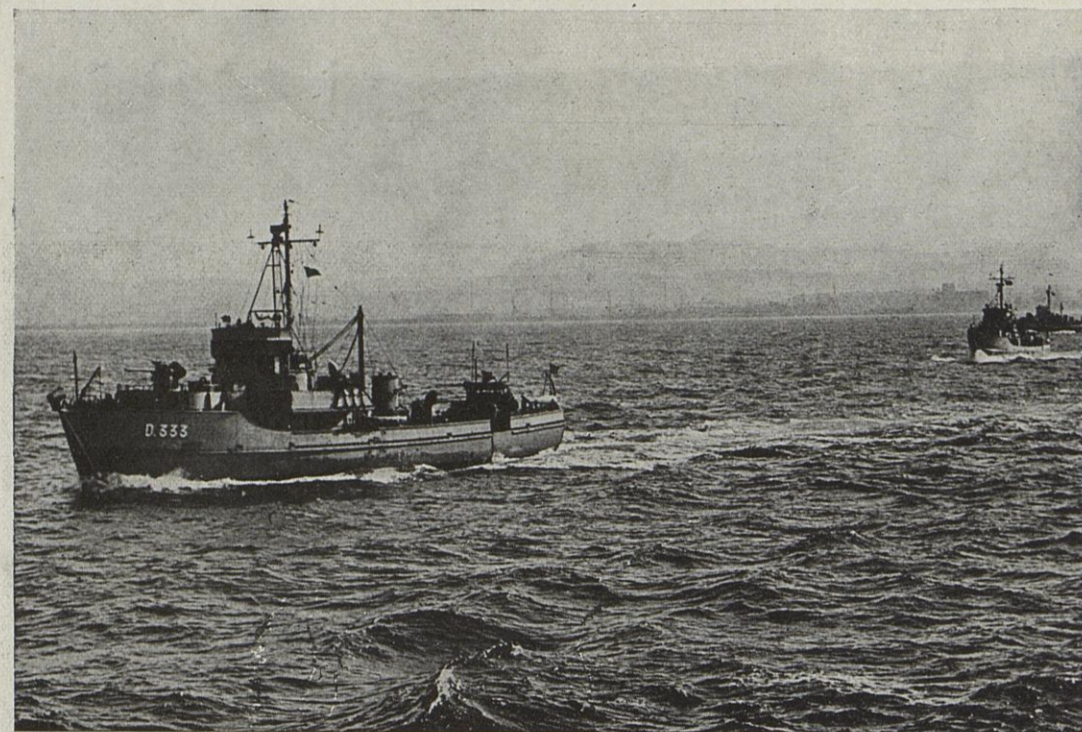




- A) La remorque du plongeur.
- B) Le plongeur.
- C) Le brin de drague.
- D) Le cochonnet.
- E) Le pendeur.
- F) Le divergent.

Le Vieux-Port est étroit — même pour un petit bateau comme le nôtre, les manœuvres sont difficiles. La rade est encombrée par les barques des pescadous. A hauteur du Fort Saint-Jean, les allemands ont coulé le « Cap Corse », réduisant ainsi considérablement le passage.

Nous avançons lentement. De la passerelle, à main droite, nous avons vue sur les quartiers détruits du Vieux-Port. A Marseille, les matins sont aigres et l'on a toujours l'impression que le soleil a du mal à se lever. Le brouillard est encore bas et pèse sur ces maisons que l'on sent sans vie, sur le chantier nu, et sur l'historique Mairie qui, seule, subsiste. Nous écoutons un quartier-maître du bord, qui y passa son enfance, nous parler de ce vieux coin de la cité



où l'on trouvait pêle-mêle des ménages d'ouvriers pauvres et des boutiques à femmes... dans des rues qui sentaient la sueur et la friture.

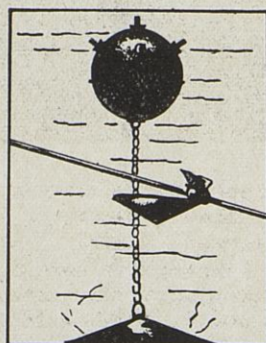
Par tribord nous laissons les îles d'Endoumes et filons vers un champ de mines, quelque part au large des Îles d'Hyères. Dans notre sillage, nous entraînon six autres dragueurs et un chasseur. Le tout forme une équipe au complet. L'O. N. M. ne s'est pas trompé. Pendant quelques minutes, nous essayons un coup de vent. Le bateau s'enfoncé en roulant, Le front se mouille et les jambes mollissent.

Et puis, tout redevient normal. Pourtant, le commandant est soucieux. Pour que les opérations de dragage soient efficaces, il faut un calme plat. Sinon, les filins des mines peuvent sauter des cisailles du brin de drague. De plus, pour que le Blim sorte, il ne faut pas qu'il y ait de vent. Le Blim, c'est un des dirigeables que les américains ont mis à notre disposition pour aider au déminage de nos côtes. Il est tellement sujet à la dérivation que le moindre souffle de vent rend son maniement difficile.

Mais le beau fixe est revenu. Il commence même à faire trop chaud. Parmi les hommes d'équipage, quelques-uns se sont mis en short.

Avant d'arriver sur le champ de mines, nous avons encore essuyé un grain.

Et maintenant nous y sommes dans le champ de mine. Le commandant Pouget a fait ralentir la vitesse. En dragage, nous ne marcherons guère qu'à 8 nœuds. Derrière nous, les autres dragueurs obéissent aux ordres que le commandant leur adresse par l'appareil de phonie. Ils se sont déployés en ordre. Seul le chasseur se tient un peu à l'écart. Son travail consistera à faire sauter les mines. Pendant les hostilités, chaque équipe de dragueurs était accompagnée de



Un orin va être coupé.

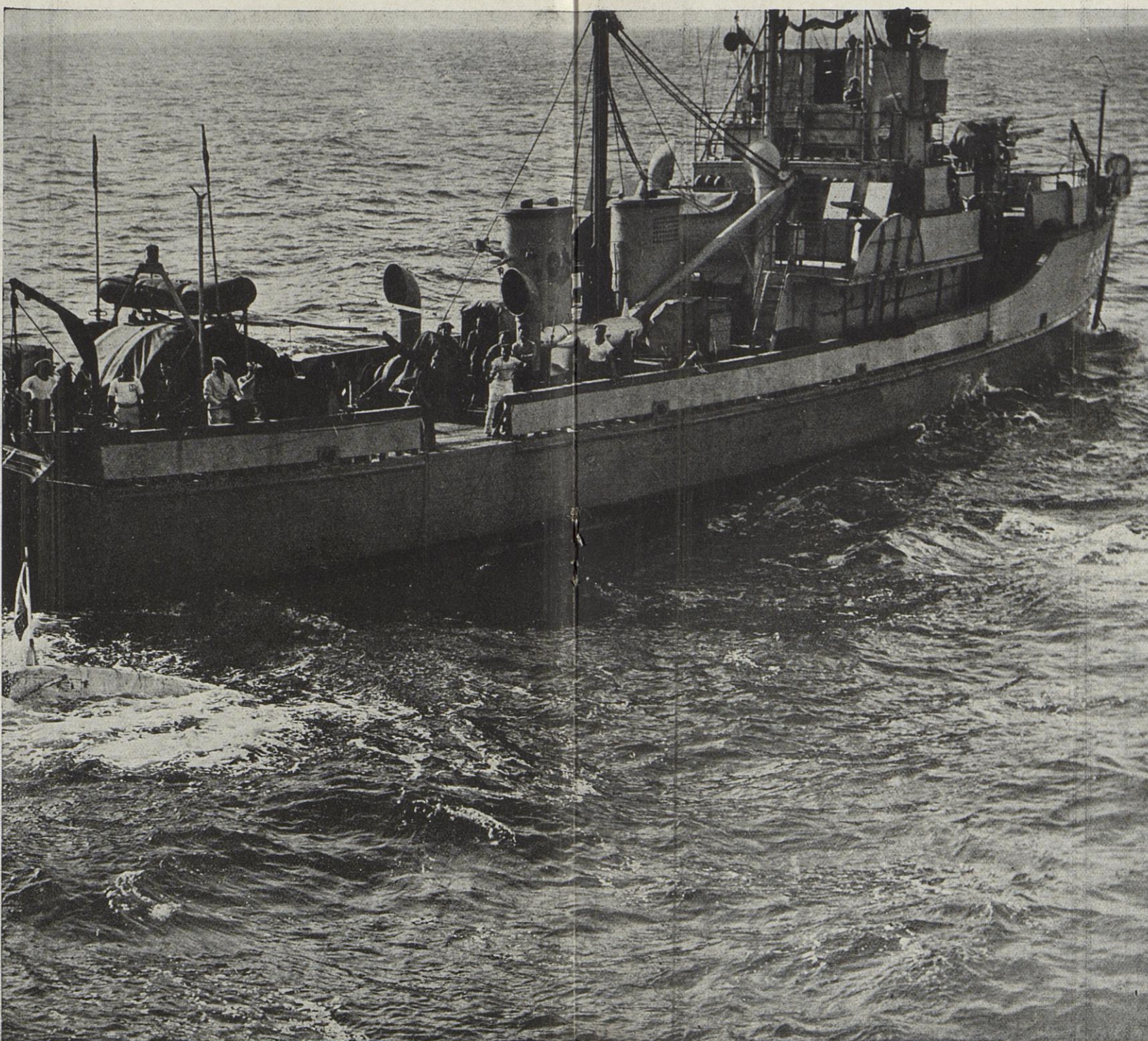


Attaché au brin de drague, la cisaille coupera le filin qui retient la mine au crapaud.



Le Commandant Pouget dont le dragueur, le D. 335, est chef de file.

Le « cochonnet » est jeté à l'eau. On a surnommé ainsi le flotteur surmonté d'un petit drapeau. Son principal rôle est de contrôler le brin de drague.



plusieurs chasseurs qui servaient aussi à la protéger contre les attaques.

Mais maintenant, c'est différent. Lorsque tout à l'heure, une mine apparaîtra à la surface, nous verrons le chasseur s'en approcher et la faire sauter d'une pièce d'artillerie.

« Ça fait beaucoup de bruit, et ça les amuse beaucoup... » nous a dit le commandant lorsqu'il nous a expliqué la manœuvre.

Comme nous l'avions prévu, le Blim, lui, ne sortira pas encore aujourd'hui, les relents de mistral qui surgissent par saccades le gênaient.

« Nous nous en passerons, dit l'officier en second dès qu'il prit connaissance du message que lui présentait le radio. Le Blim a déjà survolé cette partie et nous connaissons maintenant l'étendue du champ ».

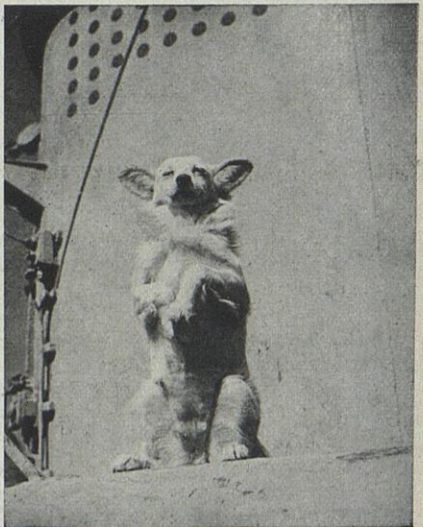
Effectivement, le dirigeable sert surtout à repérer les champs de mines et à mesurer leurs surfaces. Pour cela, la visibilité doit être parfaite. Survolant la mer à la faible altitude de 30 mètres, si l'eau est calme et transparente, il parvient à repérer les engins jusqu'à une profondeur importante — ce n'est qu'après que le vrai travail commence.

Ce vrai travail, maintenant, nous l'avons commencé. La plupart des 30 hommes d'équipage du D 335 ont aidé à mettre le brin de drague à l'eau. Au loin, nous apercevons le « cochonnet ». L'on a surnommé ainsi le flotteur surmonté d'un drapeau qui indique en surface l'endroit où, en profondeur, se termine le brin de drague.

Le cochonnet est relié au divergent. Celui-ci est une pièce de bois qui termine le brin de drague. Faisant compensation avec le poids des cisailles en acier, il l'oblige à flotter entre deux eaux.

Toutes les mines sont reliées par un Orin, c'est-à-dire par un câble métallique souple, à un crapaud — le crapaud, au moment du mouillage de la mine fait corps avec elle. Puis, une fois mouillé, il se détache d'elle, gagne le fond et sert à l'ancrer. La mine nage donc entre deux eaux à une profondeur variant suivant la longueur de l'Orin.

Armé d'énormes cisailles, le but imposé au brin de drague



Sur chaque bateau, il y a au moins un chien. Jeannette est la blanche mascotte du D 335.

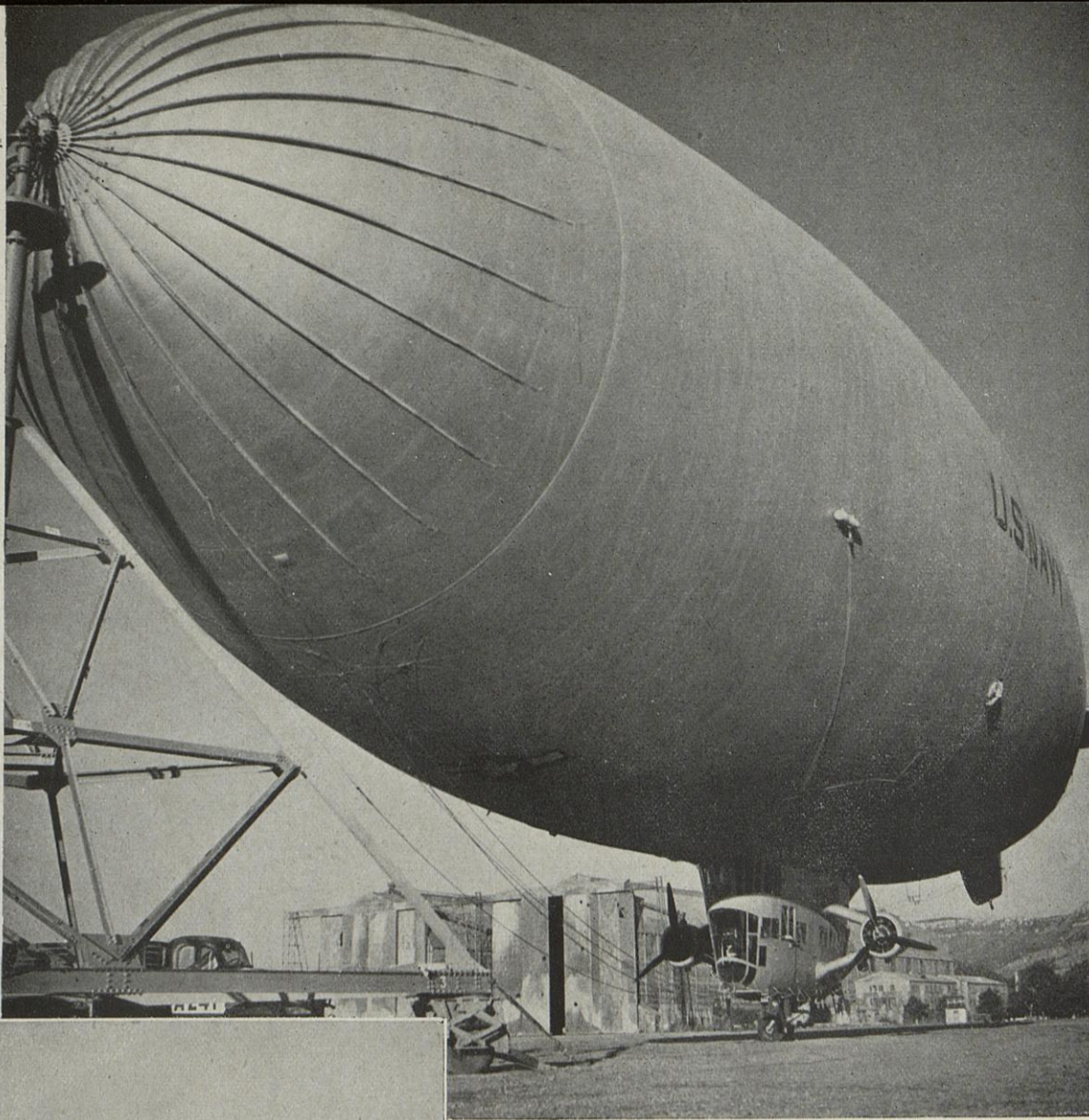


est de sectionner les orins. La mine remontera à la surface; et le chasseur la coulera.

Maintenant, à bord, la vie a retrouvé sa monotonie. Tout à l'heure, à la radio du poste d'équipage, une voix y chantait « Sur la mer calmée... » Comme au même instant notre brin de drague avait sectionné l'orin d'une mine à cellules photo-électriques, celle-ci a explosée dès qu'elle a vu la lumière du jour.

L'explosion s'est produite tout près de nous. Lorsque nous heurtons de grosses vagues nous avons l'impression que la mer se dérobe sous nous, tandis qu'avec la déflagration nous avons eu l'impression d'avoir des ailes et d'être des torpilles humaines.

Ces flotteurs serviront à marquer l'emplacement des champs de mines repérés.



Le Blim, dirigeable américain, à son poste d'amarrage à Cuers.



Une, qui n'a pas du comprendre grand chose à l'histoire, c'est la mouette qui nous suit depuis Marseille. Elle a été déportée d'au moins dix mètres. Un marin qui, justement la suivait des yeux, nous a affirmé qu'elle avait l'air d'imiter un avion acrobatique le jour d'un meeting aérien..., qu'importe, maintenant, elle a repris sa place, là comme accrochée dans le ciel.

Nous sommes remontés sur la passerelle. Le travail continue. De temps à autre, le commandant Pouget consulte sa

A l'avant on voit la secte de marteau pour les mines magnétiques.

carte, la marque au crayon bleu, donne des ordres par l'écoutille. Et puis, il vient à côté de nous et parle.

Tout à l'heure, nous lui avons parlé du danger que courent les dragueurs de mines. Il a haussé les épaules.

« Dans une équipe, dit-il enfin, il n'y a qu'un dragueur qui risque tout. C'est celui qui passe le premier, comme nous, par exemple... »

Autour de lui, personne n'a seulement sourcillé. Il y a comme ça des gens qui jouent aussi facilement avec le danger, qu'un bridgeur joue 3 sans-atout avec tous les honneurs dans son jeu.

Sur le pont, deux marins surveillent le dynamomètre. Le dynamomètre est un appareil à aiguille qui est branché sur le brin de drague. Lorsqu'un orin se prend dans une cisaille, la résistance est plus forte et l'aiguille du dynamomètre monte. Au contraire, lorsque le brin de drague s'est cassé, la résistance est plus faible et l'aiguille descend.

Le champ sur lequel nous opérons n'est pas très fourni.

En Méditerranée, l'endroit le plus miné fut probablement le Golfe du Lion. Là, les dragueurs en détruisirent plus de 1.500. Au port de Sète ils en soulevèrent plus de 300. Au large de Toulon, presque autant... Si les différentes sortes de mines sont dangereuses, les plus redoutées sont probablement les mines magnétiques.

Celles-ci furent principalement mouillées dans les rades des ports, par des fonds relativement faibles. Les Anglais surtout excellent dans leur fabrication.

L'étroitesse des rades ne permet pas aux dragueurs d'opérer de la même manière qu'en pleine mer. Là, ils se servent de dragues acoustiques. Celles-ci sont des sortes de tubes placés à l'avant du dragueur, et dans lesquels l'eau en circulant produit un certain son. Ce bruit est plus fort que le bruit des hélices et fait éclater les mines magnétiques à distance.

...Le soir, le commandant Pouget avait laissé la direction à son second. Et nous, nous sommes descendus avec lui, au carré. Encore une fois, nous l'avons écouté parler... De tout, de son bateau, des mines, du danger... il nous a parlé aussi de ses hommes qui sont de la même trempe que lui... de ces hommes à qui l'on promet toujours de donner une prime, comme pour les fantassins lorsqu'ils étaient au baroud...

Et puis, dès que Notre-Dame de la Garde fut en vue, Pouget est remonté sur la passerelle pour diriger les manœuvres d'entrée au port...

Plus tard, nous nous sommes retrouvés dans une boîte du cours Belsunce. Il y avait là quelques officiers, des autres dragueurs de l'équipe. Tous étaient las. Ils étaient déjà las d'être à terre, et ça faisait trois heures qu'ils y étaient...

Alors, allez donc leur parler de *danger* à ces hommes. De danger de la mer et des mines...

*Choses vues par Christian Guy et photographiées par Henri Fréchou.*

Dans le Vieux-Port, les dragueurs, retour de leur chasse périlleuse, sont au repos et sont amarrés au quai des Belges.



# LA PAIX NE PEUT ÊTRE FONDÉE QUE SUR L'UNION DE TOUTES LES NATIONS GRANDES ET PETITES

La conférence de Londres des ministres des Affaires Etrangères se termina par un sombre échec. Cet insuccès fut si complet qu'il parut impossible à la fin de la conférence de se mettre d'accord sur les termes du communiqué à publier.

Il serait naïf de prétendre que cet échec ne soit pas un obstacle sérieux à la cause de l'entente internationale.

Ce triste malentendu ne peut être ni défendu ni soutenu. Il a donné un sérieux coup à l'espoir commun que cette fois-ci les négociations de paix, contrairement à celles de 1919, mèneraient à une coopération constructive entre les nations.

Il a vivement déçu tous ceux, la grande majorité de chaque pays, qui en étaient venus à croire qu'un système de paix efficace se trouvait enfin à la portée du monde.

Il a renforcé et encouragé le cynisme de ceux qui considéraient que le genre humain est incurablement fou et qu'il n'y avait pas de solution au problème de la guerre.

En Angleterre, l'opinion publique est révoltée et découragée. Même ceux qui suivaient la conférence avec circonspection et une compréhension réaliste de la complexité des problèmes attaqués, admettent qu'ils ne s'attendaient pas à un échec aussi complet. Ils pensaient que les résultats ne se hausseraient pas au niveau des espoirs populaires, mais ils n'étaient pas préparés à une conclusion aussi stérile des conversations.

C'est ce coup navrant donné à l'espoir de l'opinion publique que je considère comme la conséquence la plus lamentable de la conférence avortée. Il est possible de s'attaquer à nouveau aux problèmes eux-mêmes. Mais il ne sera guère facile de recréer ce bel esprit dynamique qui était celui du peuple, esprit indispensable à toute tentative diplomatique pour élaborer le mécanisme de la paix.

Les épreuves atroces de ces six dernières années, avec leur cortège de souffrances sans précédent, ont été endurées par des millions d'hommes et de femmes seulement parce qu'ils croyaient qu'une fois la guerre finie nous en aurions tiré un leçon et repartirions sur des bases nouvelles. Les douleurs causées par la guerre n'ont été tolérables que par l'espoir que celle-ci serait suivie d'un commun effort pour une paix durable.

Les peuples ont payé le prix parce qu'ils avaient la certitude de récolter un profit se traduisant par un ordre international plus rationnel. Ils se sont battus croyant mettre fin aux guerres.

Aujourd'hui, ils sont les spectateurs de l'échec sans issue de la première tentative d'élaboration de la paix. Il n'est pas surprenant qu'ils soient alarmés et battus.

Mais les conséquences sont trop graves pour permettre d'accepter comme irrévocable et décisif cet échec initial. Ce coup, aussi sérieux soit-il, ne doit pas être mortel. Nous devons maintenant envisager comment nous pouvons nous préoccuper à nouveau de la cause de l'entente internationale et trouver des solutions constructives à nos problèmes.

J'estime que nous ne trouverons ces solutions que lorsque nous cesserons de les considérer uniquement sous l'angle des trois grandes puissances. Nous avons entrepris cette œuvre d'élaboration de la paix sur une base beaucoup trop étroite.

Il est temps que nous comprenions qu'« international » ne signifie pas « association des plus forts ».

Si nous voulons un jugement désintéressé sur les différends à résoudre, et on ne peut les résoudre autrement, la voix des petites nations doit être entendue. Plus encore, une fois entendue, elle ne doit pas être ignorée.

Les ministres des Affaires Etrangères se

séparèrent finalement parce que les Russes changèrent d'avis au sujet de l'admission de la France et de la Chine et désirèrent une solution qui aurait eu pour effet de mettre entièrement aux mains des Trois Grands le règlement des affaires européennes.

C'est tout à l'honneur de l'Angleterre et de l'Amérique d'avoir refusé d'agréer cette proposition. C'est un discrédit pour les Russes que de l'avoir proposée.

Mais les trois nations tout entières doivent supporter le poids d'une faute initiale qui a consisté à enlever tout moyen d'expression aux petites puissances pour le règlement des affaires d'après-guerre. A vrai dire cette faute ou cette erreur a son origine à la conférence de Téhéran où fut officiellement admise l'idée suivant laquelle les Trois Grands étaient d'accord pour être les seuls tout-puissants pour construire l'édifice de la paix. Cette idée fut encore plus profondément ancrée à Yalta où le concept de la domination absolue des Trois Grands prenait une ossature précise sous la forme de « sphères d'influence ».

Beaucoup d'entre nous dans ce pays, et je suis de ceux-là, se sont rendus compte qu'une dangereuse erreur venait d'être faite. Plus tard nous fûmes alarmés lorsque nous vîmes que la charte des Etats-Unis englobait ce principe vicié. Mais nous espérons toujours que cette erreur se démasquera d'elle-même lorsqu'un travail réellement pratique sera entrepris par les ministres des Affaires étrangères et qu'ils se rendront compte de la nécessité absolue de répartir les responsabilités.

L'attitude actuelle de la Russie a affligé tous ceux d'entre nous qui espéraient depuis longtemps que ce pays serait en mesure de prendre la direction, ou tout au moins une part importante d'un réel effort tendant à l'établissement d'un système international. Cette attitude incarne la doctrine du nationalisme dans sa forme la plus crue et la plus dangereuse. Elle redonne vie à une tournure d'esprit réactionnaire que l'opinion publique des démocraties plus anciennes a, après des années d'effort, pratiquement détruite.

La Russie a été la première des grandes nations à comprendre que la paix ne peut être maintenue par un équilibre précaire des pouvoirs et des « sphères d'influences » organisées. Mais il semble maintenant qu'elle veut être la dernière des grandes nations à mettre en pratique sa découverte de précurseur. Ayant pour la première fois l'occasion d'appliquer les principes internationalistes inhérents à sa philosophie gouvernementale, elle semble hésiter à prendre ses responsabilités.

Cette attitude me semble inexplicable. J'estime qu'aucune considération d'ordre économique ou politique n'autorise ses chefs à penser qu'ils font progresser la cause de leur peuple en se permettant d'utiliser les méthodes discréditées d'une diplomatie de puissance.

## TEL EST L'AVIS DE Mr. MAURICE WEEB

*membre écouté du parlement britannique, qui estime que imposer les conditions de la paix par la seule volonté des trois grandes puissances est une vue de l'esprit. Au moment où se dessine un rapprochement franco-anglais, il nous paraît intéressant de présenter l'opinion d'un parlementaire éclairé.*

L'élaboration rapide d'un mécanisme international est à coup sûr l'intérêt principal de la Russie, lui garantissant la paix, permettant l'application de toutes ses ressources à la tâche de reconstruction, et assurant le bien-être de son peuple.

Une politique extérieure qui ne viserait pas une entière coopération internationale a peu de chances de favoriser les conditions nécessaires à la Russie, plus qu'à aucun autre pays, pour son développement

futur. Sa « sphère d'influence » sera économiquement disproportionnée et politiquement hasardeuse, si importante soit-elle.

Il se peut que ceux qui ont en main la politique extérieure de la Russie se rendent fort bien compte de tout cela et que leur but actuel soit de se prémunir contre un renouveau des méthodes et ambitions anciennes de ses alliés. En d'autres termes, ils ne font toujours pas confiance aux mobiles qui régissent le monde non communiste, et se préparent à une résurrection de l'impérialisme.

On comprend bien une telle attitude. La vérité qu'elle contient fut néanmoins bouleversée par la bombe atomique. Mais aussi longtemps que la Russie maintiendra cette position, on ne pourra lui opposer qu'une démonstration patiente et continue du sérieux avec lequel les autres puissances alliées envisagent l'entière coopération internationale.

Cela n'eut point lieu avant et pendant la conférence des ministres des Affaires Etrangères. La déclaration des Etats-Unis annonçant leur intention de revendiquer la voix prédominante dans le règlement de la question japonaise, tout en refusant à la Russie la réciprocité dans les Balkans, n'a point contribué à dissiper les soupçons des Russes. La ligne de conduite qui ressort des paroles et des actes de la Grande-Bretagne durant ces derniers mois n'était pas non plus celle d'un pays sincèrement converti à la coopération mondiale désintéressée.

L'échec de la conférence sera mitigé s'il nous entraîne vers une compréhension mutuelle et par-dessus tout à un examen plus réaliste de la nature d'indéniables différents.

Nous avons gagné la guerre au prix de durs efforts. Il semble que nous devons gagner la paix de la même manière. Mais cela ne peut se justifier par des hommes d'Etat devant l'opinion publique que s'ils peuvent en même temps démontrer que leurs différends ne sont pas le résultat d'une promotion induite d'ambitions nationalistes.

Il est clair que nous ne sommes même pas d'accord sur les principes généraux qui régiront les négociations de la paix.

Il est évident que nous ne sommes pas encore affranchis de l'idée négative selon laquelle l'autorité doit appartenir uniquement aux détenteurs de la puissance matérielle.

A mon avis nous atteindrons plus rapidement le but, au moment où nous obtiendrons un accord sur les principes généraux, si nous mettons fin à ces premiers essais d'élaboration de la paix fondée sur le pouvoir et repartons à nouveau sur les bases de l'union — union qui embrasera toutes les nations, grandes et petites.





C'est avec d'autres jouets un peu plus lourds et un peu plus encombrants que nos libérateurs étaient arrivés chez nous.

## LE P.X. MAGASIN FABULEUX MET A L'OUVRAGE UN MILLION D'OUVRIERS FRANÇAIS

# ils ont apporté des **BLINDES** ils remportent des **POUPEES**



Dans l'usine des bébés jumeaux on attend un corps et des vêtements pour devenir vedette.

**P**our le compte des Etats-Unis, un million d'ouvriers français se sont mis au travail. Ces mêmes hommes, ces mêmes femmes surtout qui tournaient hier des obus dans des usines de mort, coiffent aujourd'hui des poupées fétiches et ornent des carrés de soie de fines enluminures.

Ils font cela et cent autres choses. Les Américains sont les acheteurs de leurs travaux.

Les G.I's, surtout. Ils achètent ces objets-souvenirs et il les envoient — ou ils les emportent — à leurs sweet-hearts d'Amérique.

Un million d'ouvriers français... Mais les pessimistes se récrient déjà : « Alors que nous manquons de tout, nous nous dépouillons du peu qui nous reste pour le vendre à l'Amérique ! »

Mais, bien entendu, les pessimistes ont tort. C'est au contraire grâce à l'Amérique qu'un million d'ouvriers et d'artisans français, que des centaines d'usines françaises — celles du Nord, celles de Lyon — sont sorties de leur léthargie. Voici comment.

### L'ANIMAL FABULEUX.

Le P.X. (prononcez « Pi Ex ») n'est pas un animal de l'Apocalypse. Il est pourtant digne de la fable. Il s'est répandu dans toute la France à la même cadence que l'armée américaine. Il s'est multiplié dans toutes les villes, dans tous les camps. Petites boutiques sans étalages ni publicité, les P.X. contiennent à des prix qui semblent autant de cadeaux de Noël, tout ce qu'un homme, et surtout ce qu'un soldat américain peut désirer.

Comme dans les contes de fée.

Mais les P.X. ont été, au début de leur existence, des contes de fée sans féerie. Jusqu'au moment où les rayons de cigaretttes et de chewing-gum et de brosses à dents importés d'Amérique ont été complétés par le rayon des cadeaux. Poupées symboliques, écharpes peintes, parfums rares et bijoux étincelants... Tout ce qu'une femme peut désirer !

Pour ouvrir ces rayons, les Américains avaient réalisé, eux, un miracle industriel : en fournissant à la France une grande partie de la matière première qui manquait ; ils lui permettaient ainsi de se remettre à l'ouvrage.

A leur tour et par l'emploi de la main-d'œuvre artisanale, les Français bénéficiaient du plus grand magasin du monde.

### « PARIS-MARSEILLE » EN TOILE DE PARACHUTE.

Les parachutes allemands étaient faits de la soie la plus belle, la plus fine, la plus résistante.

Les Américains ont récupéré cette soie. Sous la forme d'abord de 5000 para-



Les G.I. boivent de la bière américaine mais fabriquée en France

Le P. X. est un magasin diversément achalandé.



L'acteur Georges Grey, enfant d'un « soyeux », s'est découvert une vocation pour les écharpes.

Bretannes et Berrichonnes, Sablaises et Périgourdines. Il y a surtout les Alsaciennes. Ce sont elles, après Miss Paris, qui emportent tous les suffrages. Sous ce beau nœud de ruban noir, les G.I.'s retrouvent le souvenir de leur guerre de libération. Les Américains s'amuse à compter que la longueur de ruban employé pour les Alsaciennes ferait, aller et retour, la distance Paris-Orléans. C'est ainsi que les filles de France, de toutes les provinces françaises, font voile chaque jour, vers l'Amérique.

### LES CINQ NEZ DE PARIS.

M. Zaretski, « l'homme des parfums », m'a dit :

— Les « nez » ne se trouvent qu'à Paris.

Il m'a dit aussi :

— Mais il n'y a que cinq « nez » dans Paris.

Ajoutons à cela que le nez ne suffit pas à faire un parfumeur. Il faut aussi



La sémillante Miss Côte d'Azur fait ses bagages pour l'Amérique.

chutes allemands. De chacun des parachutes, les ouvrières françaises peuvent tirer cent pièces de lingerie.

De la soie qui n'était pas encore façonnée, on fait des écharpes. Des centaines, des milliers, des centaines de mille. Toute la fantaisie de la France s'est donnée rendez-vous dans ces écharpes peintes. A vrai dire, tout le monde maintenant fait des écharpes : ceux qui en faisaient avant et ceux qui n'y avaient jamais pensé.

Georges Grey se souvient que son père était un « soyeux » de Lyon ; et entre deux studios, il devient « La Maison Grey ». Il propose des dessins, donne des idées. Les Américains, avec leur goût du record, ne commandent pas à l'unité : mais par milliers. Les usines, remises en marche, peuvent à peine y suffire. La route Paris-Marseille pourrait être couverte, sur toute sa longueur, de la soie récupérée pour les écharpes.

Il y a aussi les écharpes-merveilles : celles que l'on peint directement, à la main. Des artistes deviennent des artisans de passage.

Dans un appartement converti en atelier, derrière la Madeleine, j'ai rencontré « l'adorable trio » : Jean Effel, Henri Monier, Kowalesky. Ils font des écharpes. Du moins ils en imaginent les dessins et quelques ouvriers les reproduisent directement sur la soie. Jean Effel, nouveau démiurge, improvise la Naissance du Monde. Henri Monier s'amuse avec les bêtes et les gens, et Kowalesky jette sur la soie un paysage enchanté. Un jour, quelque part dans le Texas, le G.I. d'hier expliquera pour son sweet-heart :

— La France, c'était cela...

Un pays extraordinaire, comme celui du souvenir...

### MISS PARIS EST TOUJOURS EPUISÉE.

Miss Paris : c'est M. Ungar qui a inventé cette créature synthétique. Miss Paris est une jolie fille de cinquante centimètres de haut, portant bonnet phrygien sur ses nattes platinées, corsage aux manches tricolores et belle robe de soie brodée ; une robe de soie sur laquelle Paris-Merveille — Etoile, Tour Eiffel, Notre-Dame — défie en miniature. Miss Paris aurait pu être plus discrète... mais telle qu'elle est, cette charmante fille est adorée des Américains. Elle ne suffit pas à la dixième partie des demandes. Heureusement, il y a, pour venir à son aide, toutes les filles des provinces françaises :



Couple uni : le sergent américain et la poupée alsacienne.

un don pour l'alchimie, cette science de l'inexplicable, et un certain penchant pour le corps féminin.

Les Français ont tout cela.

Mais tous les alchimistes du monde échoueraient pour fabriquer un seul flacon de parfum s'il leur manquait l'huile nécessaire.

Les Américains ont fourni les Français en huile, en produits synthétiques, en essences rares. En tout, 15.000 kilos. Les Français y ont appliqué leurs formules magiques ; et des milliers de flacons de parfum français s'en vont chaque jour vers l'Amérique, amortissant ainsi, par le truchement de l'exportation, notre dette envers le pays qui est le plus grand importateur de France. Les « cinq nez » de France ont vendu, à eux seuls, pour dix millions de dollars de parfums.

Des parfums devant lesquels, d'ailleurs, les G.I.'s restent fort perplexes. Celui-ci ou celui-là ? Le problème est résolu : ils choisissent toujours le plus cher.

Devant les bijoux de métal, les G.I.'s restent aussi perplexes. Lequel choisirait-elle ? Ils se décident pour les plus brillants... Les filles américaines seront décorées avec le goût des garçons.

### CHICAGO REND VISITE A CHALONS.

Reims est le nid des P.X.

L'animal fabuleux, installé d'abord dans cette ville militaire, s'est multiplié dans les champs qui l'entourent. Ces champs qui, de Reims à Châlons, portent les noms de l'autre terroir. On se transporte en Jeep de New-York à Philadelphie, de Saint-Louis à Chicago.

Le P.X. est partout ; partout chassé avec la même bonne humeur par les G.I.'s enchantés. Tandis que seuls, des Français et des Françaises, sont employés derrière les comptoirs, des Françaises qui offrent aux hommes en kaki, afin qu'ils les emportent chez eux, ce que nous appelons « les plaisirs de France ».

Christiane FOURNIER.

# à l'écoute du **M**onde

## **NATIONALISATION de la BANQUE D'ANGLETERRE.**

La nationalisation de la Banque d'Angleterre a été votée le 30 octobre, en deuxième lecture, aux Communes. En bien d'autres pays, une semblable mesure, déjà prise, est passée presque inaperçue. Elle prend ici l'aspect d'un événement considérable.

En effet, la Banque d'Angleterre est, avec la marine anglaise, le pivot de la puissance britannique; elle est aussi la pierre angulaire du bloc sterling. La Banque d'Angleterre à l'Etat, c'est toute l'économie anglaise à la disposition — nous n'osons pas dire au service — du gouvernement et des partis.

## **INDICES DU MALAISE ESPAGNOL.**

Les signes d'une prochaine crise économique se multiplient dans toute l'Espagne: inflation caractérisée par l'augmentation en un mois de près de 500 millions des billets en circulation; conjoncture tellement défavorable que les banques recommandent au gouvernement d'ajourner l'émission d'un emprunt urgent de deux milliards; hausse ininterrompue des prix des matériaux (de 900 à 1.400 % depuis 1939) et des objets de consommation courante (350 à 500 % depuis 1939, 75 à 90 % depuis 1943), le tout corroboré par la mauvaise tenue de la Bourse, aussi bien à Madrid qu'à Barcelone et Bilbao, où la baisse, générale, a tendance à la chute pour les valeurs industrielles, de transports et de services publics.

## **LES RÉFORMES SOCIALES DE FRANCO.**

Les « réformes » sont annoncées à renfort de publicité. Selon M. Fernandez Cuesta, ministre de la Justice, les projets relatifs au droit de réunion et au droit d'association sont prêts à être envoyés aux Cortès. Quant à la politique sociale — suprême atout du Caudillo —, elle s'est dernièrement manifestée par l'inauguration à grand tapage d'édifices scolaires ou sanitaires et de logements « à bon marché »: 14.000 logements répartis en 1.500 immeubles ont été construits depuis six ans, à la cadence annuelle de 200 à 250. Ce qui fait écrire à l'Arriba, qu'il faudra quinze ans pour loger les vingt mille familles madrilènes actuellement sans toit... si la population n'augmente pas !

Ajoutons que plus des deux tiers de ces habitations comportent des loyers de 500 pesetas par mois, lesquels, même pour la classe moyenne, sont loin du « bon marché » promis. En somme, un bluff !

## **LES SOMATENES.**

Sur le plan de la « défense du régime », on annonce le rétablissement des somatenes, la milice d'origine catalane que Primo de Rivera avait étendue à toute l'Espagne et que la République supprima.

Ces somatenes — « nous sommes en garde », en catalan — seraient-ils appelés à remplacer les forces dissoutes de la Phalange ? On le murmure un peu partout. Mais seront-elles aussi éprouvées ?..

## **LA PRODIGIEUSE ASCENSION CANADIENNE.**

Jusqu'à présent, les Canadiens n'étaient que sujets britanniques. Ils seront désormais citoyens canadiens. Juste consécration de leur immense effort de guerre et d'un essor sans précédent, qualifié par Winston Churchill de « record point encore battu ».

Pays essentiellement agricole, le Canada s'est placé en cinq ans au quatrième rang des grands pays industriels, au quatrième rang des puissances militaires, au troisième rang des puissances navales. Avec ses onze millions d'habitants, dont un quart de mobilisés, il a non seulement accompli cette œuvre immense mais trouvé moyen de se bâtir une situation financière incomparable: ayant, de son propre fonds, réglé ses dépenses militaires, rapatrié de Londres trois milliards de dollars de ses valeurs, contribué largement aux dépenses des Nations Unies, accordé d'importants crédits aux pays sinistrés, dont la France, il est aujourd'hui le seul pays qui sorte de la guerre avec une économie parfaitement saine, et plus riche qu'il n'y était entré. Il est désormais une « grande puissance ».

## **EFFERVESCENCE EN EGYPTE.**

Le ministre égyptien des Affaires étrangères, Nokrashi Pacha, ayant, dans son dernier discours, négligé de préciser l'état des négociations anglo-égyptiennes relatives au retrait des troupes britanniques, les étudiants de l'Université Fouad-I<sup>er</sup>, ont adressé directement à l'ambassade de Grande-Bretagne cet audacieux avertissement: « Si les troupes britanniques n'évacuent pas l'Egypte, la Grande-Bretagne sera responsable du sang versé. »

Ils ont décidé, en attendant, de boycotter les marchandises anglaises et de cesser toutes relations avec les résidents anglais.

Cette manifestation corrobore la campagne de la presse égyptienne inspirée du slogan: « L'évacuation immédiate, l'indépendance totale ! », né

lui-même de l'attitude anglaise à l'égard de la France en Syrie. Cela juge une politique.

## **CHARGES BUDGETAIRES ET NATALITÉ.**

De 1939 à la fin des hostilités, la dette publique des Etats s'est singulièrement développée: décuplée en Allemagne, quintuplée au Japon, elle est passée de 44 à 275 milliards de dollars aux Etats-Unis, et de 28 à plus de 100 milliards en Angleterre. D'autre part, les revenus nationaux ont été entièrement absorbés, et parfois même dépassés, par le budget d'Etat de tous les pays belligérants, en même temps que le taux des impôts y était porté au maximum.

Pendant la même période, exception faite de la Belgique, du Portugal et de l'Allemagne, le chiffre des naissances a partout augmenté, la Suède venant en tête avec un pourcentage de 19,3 pour mille contre 14,9.

Les partisans de la thèse de la corrélation de la dénatalité avec les charges financières, en resteront tout éberlués.

## **PAS DE CHOMAGE EN U.R.S.S.**

« Il ne peut y avoir de chômage en U.R.S.S., et pas davantage de surproduction », affirme la propagande soviétique. Grâce à l'économie planifiée, les besoins sont calculés d'avance, toutes les fabrications ont un débouché assuré, et l'accroissement du revenu national s'effectue proportionnellement à celui de la production. L'U.R.S.S. est ainsi à l'abri des crises auxquelles sont exposées la plupart des autres pays.

C'est vrai. Il faut cependant tenir compte du fait que l'U.R.S.S. est seule au monde à pouvoir, avec ses « satellites », vivre sur elle-même. Ainsi ses « plans » peuvent être unilatéralement fixés, en vertu de ses seules ressources, à l'abri de toute répercussion. D'autre part, si peu informés soyons-nous de ce qui se passe derrière le rideau de fer, il nous est permis de supposer que le standard de vie du peuple russe est loin du minimum exigé par les peuples occidentaux. Enfin, l'ouvrier russe est soumis au travail forcé, à des conditions imposées qu'il ne peut même pas discuter puisqu'il est privé du droit de grève.

Des situations si disparates interdisent toute comparaison. Transposez l'ordre soviétique dans le milieu américain, il y engendrerait le désordre. Car les niveaux diffèrent, et les caractères, et les climats, d'où la difficulté d'une réglementation universelle quelconque: obstacle insurmontable à l'unification du monde.

## **LE BROUILLAMINI INDOCHINOIS.**

La situation en Indochine est un véritable brouillamini. Quatre grandes puissances y participent: les Français y défendent leurs biens, les Anglais les assistent en loyaux associés, les Chinois jouent leur propre jeu et les Américains observent une réserve dans laquelle entre assez d'indulgence, pour ne pas dire de sympathie, à l'égard des révolutionnaires. D'autre part, la population indigène est divisée, le Cambodge et le Laos proclamant leur fidélité à la France, tandis que les Annamites sont en insurrection déclarée sous la bannière rouge du Viet-Nam.

La position de la France n'y est pas sans analogie avec celle des Anglais aux Indes et des Hollandais en Insulinde. Elle participe en somme de l'évolution du nationalisme asiatique exaspéré par la propagande japonaise.

N'avons-nous pas commis une faute en renouvelant en Indochine les erreurs commises en Syrie, c'est-à-dire en laissant passer l'heure où l'octroi bienveillant d'une large autonomie nous aurait assuré, pour un temps, du maintien de notre hégémonie économique, culturelle, et même militaire ? A présent, ce stade est dépassé.

## **LE MALHEUREUX SORT DE L'AUTRICHE.**

Tirillée par les administrations de quatre zones d'occupation rarement d'accord sur les principes et souvent opposées dans les faits, la malheureuse Autriche attend qu'il soit fixé sur son destin. Depuis le 20 octobre, elle possède un Gouvernement central reconnu par les grandes puissances, que dirige le D<sup>r</sup> Renner. Le D<sup>r</sup> Renner est connu de longue date pour ses sentiments démocratiques et antifascistes; il n'en a pas moins, à deux reprises, en 1918 et en 1938, pris parti en faveur de l'Anschluss: parce que l'Autriche, réduite à six millions d'habitants, privée de tous moyens d'existence indépendante, ne pouvait ni prospérer ni même vivre.

Aujourd'hui, l'Autriche est « libérée », mais elle est redevenue l'Autriche du traité de Saint-Germain, et tout laisse prévoir qu'elle le restera. Son régime intérieur n'y changera rien, ses élections pas davantage. Elle étouffe, elle a besoin d'air plus encore que de libertés. Puissent les traités de paix ne pas la condamner à chercher dans un nouvel Anschluss avec l'Allemagne ou, qui sait ? avec la Russie, l'atmosphère élargie dont elle ne peut se passer !

FABIUS.



# les législateurs

*Les législateurs anciens n'attendent pas seulement les législateurs de la IV<sup>e</sup> République. Ils attendent aussi ceux que le peuple a élus : les Constituants. Une œuvre immense est devant les représentants du pays : ils devront établir un statut constitutionnel, tout en légiférant et en gouvernant*

*la France. Certes, leur tâche est lourde. Mais ce poids leur donnera le sens des responsabilités qu'ils prennent devant l'histoire. D'autre part, leur tâche est singulièrement simplifiée par le fait que la IV<sup>e</sup> République est née dans la clarté. La nation s'est exprimée selon sa conscience. Un équilibre indiscutable règne dans la genèse et dans la structure des trois partis appelés à gouverner. Les équivoques elles-mêmes sont réparties en pleine clarté ; et les votes radicaux qui sont allés au Parti communiste sont bien symétriques avec les votes réactionnaires absorbés par le M.R.P.*

*La position du Parti socialiste paraît plus nette, mais — à lui seul — il ne peut pas atteindre la majorité nécessaire. Il est donc obligé de partager, au pouvoir, une (ou même deux) des compromissions originelles.*

*Cette clarté n'est pas du goût de tout le monde. D'aucuns se sont efforcés d'escamoter la volonté populaire, exprimée avec éclat dans le referendum ; d'autres ont oublié qu'il fallait donner une Constitution au pays et n'ont plus parlé que de leurs programmes. Le désir d'obscurité est allé jusqu'à faire appel à des groupements entièrement étrangers à l'Assemblée Constituante ou bien au parti qui vient d'essuyer sa défaite la plus solennelle.*

*Nous croyons que dans le cadre de la Chambre, devant les responsabilités que le gouvernement doit affronter, les manœuvres pré-constituantes seront oubliées, ou du moins n'auront pas de suite. La volonté du pays a tracé une voie à ses représentants : ils élisent au scrutin public et à majorité absolue le président du gouvernement provisoire de la République. « Celui-ci constitue son gouvernement et le soumet à l'approbation de l'Assemblée en même temps que le programme du gouvernement. »*

*Rassurer, faire espérer est bien la tâche qui leur incombe. C'est la santé politique et morale de la France qui est en jeu et non pas de modestes ambitions partisans.*

M. I.

# LES BRISEURS D'ATOMES

*Les savants Bush, Conant, Oppenheimer, Tolman, Groves, Compton, Fermi, Urey, Bohr, Lawrence et Lise Meitner ont suivi la voie tracée par Joliot-Curie.*

L'EXPLOSION de la bombe atomique, aboutissement des recherches menées pendant de longues années par des savants de différents pays, met instantanément en liberté une quantité inconcevable d'énergie atomique. Les savants américains, et leur collaborateurs britanniques et canadiens ont, depuis la fin de 1941, gagné de vitesse les chercheurs allemands.

Les Etats-Unis disposaient d'un vaste personnel scientifique, d'immenses ressources industrielles et financières et étaient hors d'atteinte des bombes ennemies et de l'invasion; c'est pourquoi il fut décidé que toutes les recherches ayant trait au projet anglo-américain de bombe atomique seraient poursuivies en Amérique.

Winston Churchill a dit: « Tout le poids de l'exécution y compris l'établissement d'entreprises industrielles et de nombreux procédés techniques mis en œuvre ici, constitue le plus grand triomphe du génie américain ou, à vrai dire, du génie humain enregistré jusqu'alors. »

Venus de tous les coins du pays, des milliers de savants et de techniciens travaillaient sans cesse et sous le sceau du plus grand secret, dans maintes universités et instituts techniques — en Colombie, à Chicago, en Californie, à l'Iowa State College, à l'Institut de technologie de Californie, etc. —, dans des laboratoires industriels et gouvernementaux, dans le laboratoire de New-Mexico et dans les usines géantes chimiques et métallurgiques du Tennessee et de Washington, consacrées uniquement à ce projet. Tout cela en vue de produire une bombe atomique d'une énergie explosive équivalente à celle de dizaines de milliers de tonnes de TNT.

Après juin 1942, la plus grande partie du plan fut transférée au département de la guerre où le Major General Leslie R. Groves en prit la direction effective, et « la plus grande spéculation scientifique de l'Histoire », qui coûta aux Etats-Unis 2.000.000.000 de dollars, fut camouflée sous le nom de « Manhattan Engineer District ». Le président Truman a décrit le projet de la bombe atomique comme « la plus grande réussite de la science organisée ».

Ces dernières années, de nombreux hommes de science américains, ont contribué à mettre en liberté l'incroyable énergie renfermée dans l'atome. Travaillaient en collaboration avec eux des savants d'autres pays, réfugiés en Amérique.

Le Dr. Vannebar Bush a joué un rôle prépondérant dans le développement de l'arme qui révolutionna le monde: il était en effet directeur du Bureau de recherche et de développement scientifique des Etats-Unis (O.S.R.D.), office gouvernemental et autorité centrale qui coordonnait toute recherche concernant la guerre, que ce fut celle des collèges, des universités, des offices gouvernementaux, des établissements de recherches ou des laboratoires industriels.

A la fin de 1941, lorsque l'on décida d'intensifier les recherches portant sur la bombe atomique, leur direction fut confiée à un groupe d'éminents savants américains du O.S.R.D. parmi lesquels le Dr. Bush, qui communiquait au président les principaux progrès.

Le Dr. Bush faisait partie du Groupe de coordination, s'intéressant au projet qui comprenait l'ancien vice-président, Henry A. Wallace; le secrétaire d'Etat à la Guerre, Henry L. Stimson; le général George C. Marshall, chef d'état-major de l'armée, et le Dr. James B. Conant, directeur de l'université de Harvard.

Décoré de la « Distinguished Cross », président depuis 1939 de l'Institut Carnegie de Washington, l'une des plus grandes fondations scientifiques mondiales, le Dr. Bush, fils de pasteur et petit-fils d'un capitaine de baleinière naquit le 11 mars 1890 à Everett (Massachusetts). Ingénieur électricien, il fit ses études au collège de Tuft, à l'Institut technologique de Harvard et de Massachusetts, devint professeur durant vingt ans, puis doyen. Il se rendit universellement célèbre par la mise au point de méthodes analytiques particulièrement en ce qui concerne l'analyseur différentiel qui est une machine à calculer compliquée qui résout les équations différentielles composées et d'autres problèmes mathématiques. Des diplômes de droit et de science lui furent décernés par les principales universités américaines et il est, en outre, membre ou correspondant de la plupart des sociétés scientifiques nationales.

Le Dr. James B. Conant, président du Comité de recherche de la Défense nationale du O.S.R.D. qui reçoit, crée et propose au O.S.R.D. des projets de recherches relatifs à la poursuite de la guerre, fut le chef infatigable de la poursuite des travaux. Il faisait partie du Groupe de coordination, et il était alternativement avec le Dr. Burd, membre du Comité de direction militaire et du Comité mixte, et est actuellement membre du Comité intérimaire.

Président de l'Université de Harvard depuis 1933, le Dr. Conant est né à Dorchester (Massachusetts) le 26 mars 1893. Diplômé de l'Université de Harvard en 1913, il devint trois ans plus tard docteur ès sciences physiques de la même université.

En 1931, le Dr. Conant épousa Grace Thayer Richards, fille de Théodore W. Richards, lauréat du prix Nobel de Chimie en 1914.

Le Dr. Conant, souvent appelé le « véritable

pontife de la Science », fait autorité en matière de chimie organique et d'énergie atomique.

Au Dr. J. Robert Oppenheimer incombait la tâche d'organiser les travaux et de diriger le laboratoire spécial de Los Alamos (New-Mexico), et d'effectuer le premier essai d'explosion de la bombe atomique dans le désert de New-Mexico, le 16 juillet 1945. Savant de tout premier plan, sur le terrain de la structure atomique et de l'énergie nucléaire, le Dr. Oppenheimer fut l'un des premiers à

réaliser les possibilités pratiques de la bombe atomique. Il est accrédité par le département de la Guerre afin de « poursuivre l'exploitation de l'énergie atomique au service de la cause militaire ». Le sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, Stimson, a dit que « l'élaboration de la bombe est due en grande partie à son génie et à l'exemple qu'il a donné à ses associés ».

Le Dr. Oppenheimer est né à New-York le 22 avril 1904, et fut diplômé de l'Université de Harvard en 1925. L'année suivante, il fréquenta l'Université de Cambridge et fut reçu docteur ès sciences physiques de l'Université de Göttingen, en Allemagne, en 1927. Il fut professeur de physique à l'Université de Californie et à l'Institut technologique de Californie depuis 1929.

Physicien théoricien, il contribua à poser les fondements de nos connaissances touchant à la nature de la matière, de l'électricité et des radiations et de la constitution des étoiles. En tant que professeur et savant, il a eu une influence décisive sur le développement de la physique atomique.

Plusieurs de ses collaborateurs, hommes d'élite sélectionnés du monde entier, le considéraient non seulement comme un remarquable professeur mais aussi comme un homme d'une extraordinaire énergie, d'un rare bon sens, d'un grand charme personnel et possédant des capacités d'organisation très étendues.

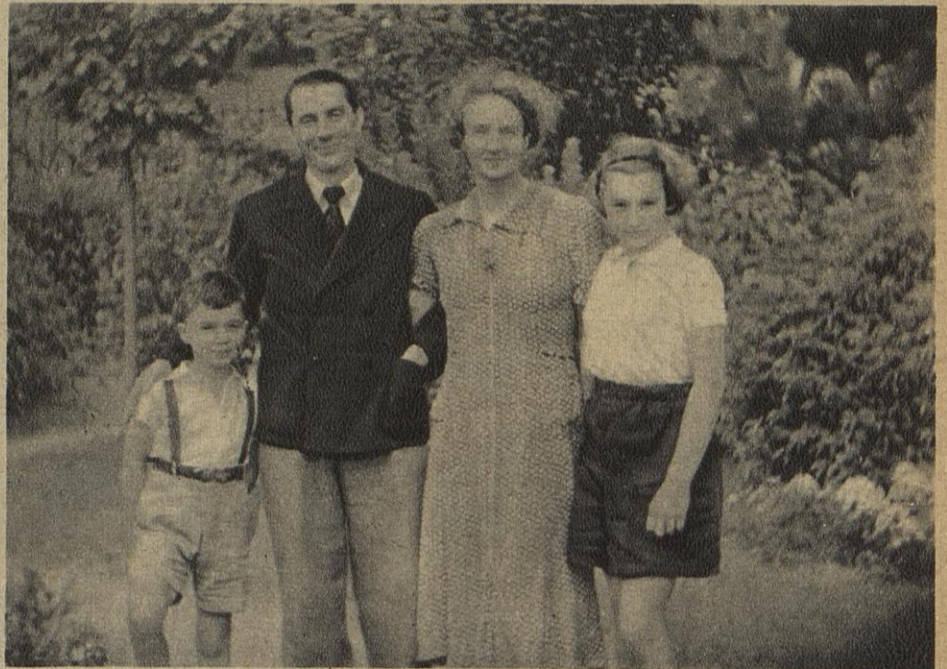
Le Dr. Richard Tolman a servi de collaborateur au directeur du projet de la bombe atomique, le Major General Leslie R. Groves lui donnant son appui et ses avis acquis grâce à ses années de professorat et de recherches.

Doyen de l'Ecole supérieure de l'Institut technologique de Californie, il incombait au Dr. Tolman d'étudier nombre des difficiles problèmes scientifiques que le General Groves a dû affronter. Il est le rapporteur scientifique du Comité mixte.

Né le 4 mars 1881 à West Newton (Massachusetts) il fut diplômé de l'Institut technologique du Massachusetts en 1903 et sept ans plus tard y fut reçu Docteur en sciences, physique.

Le Dr. Tolman, physicien, fait autorité dans de multiples branches de la physique telles que l'ionisation, les colloïdes, la relativité des mouvements, les conducteurs métalliques, le principe de la similitude, la mécanique statique, la théorie quantitative, la cosmologie et la thermodynamique. Un certain nombre des plus importants travaux sur la bombe atomique furent accomplis à l'université de Chicago sous la direction du Dr. Arthur Holly Compton qui fut pendant des années à la tête du département de la physique.

Le Dr. Compton s'est principalement distingué par ses recherches sur les rayons X et la radioactivité. Pour sa découverte de l'Effet Compton — changement de la longueur d'onde des rayons X lorsqu'ils sont soumis à certaines conditions — il reçut en 1927 le Prix Nobel de Physique qu'il partagea avec Charles T. R.



M. et Mme Joliot-Curie et leurs enfants.



Le docteur Richard Tolman, à gauche, et le docteur De Wolf-Smyth.



Les savants américains James B. Conant, à gauche, et Carl T. Compton



Le physicien Orlando Lawrence.



La mathématicienne Lise Meitner



Le professeur Harold Mey, prix Nobel.



Le grand savant danois Bohr.



Le physicien américain Oppenheimer.

Wilson, professeur à l'Université de Cambridge. Le Docteur Compton est né le 10 septembre 1892 à Wooster (Ohio) et fut diplômé du collège de Wooster en 1913, là où son père fut professeur de philosophie pendant 21 ans et doyen pendant 22 ans. Il reçut son diplôme de docteur ès sciences physiques de l'Université de Princeton en 1916. Ancien président de l'association américaine pour le progrès de la science il fut nommé en avril 1945, chancelier de l'Université de Washington à St-Louis (Missouri), remarquable établissement pour les études scientifiques. Il fait également partie des deux nouvelles sections de la faculté de l'Université de Chicago, l'institut des études nucléaires, et le 1<sup>er</sup> octobre 1945. En 1943, le Dr Compton, alors co-directeur de la Conférence nationale des Chrétiens et des Juifs reçut une distinction du comité d'éducation israélite de New-York offert à l'Américain qui aura le plus contribué à la fraternité humaine.

C'est le Dr Enrico Fermi, physicien d'origine italienne qui indiqua la possibilité de réaliser une réaction en chaîne. C'est cette chaîne de réactions qui est utilisée à présent pour produire le plutonium et l'utiliser dans la bombe. Il fut, à l'Université de Chicago, le principal collaborateur du Dr Compton dans la poursuite des travaux concernant la bombe atomique.

Fermi fut le premier à « bombarder » l'atome d'uranium à l'aide de particules atomiques. Ces travaux qui lui valurent le prix Nobel de physique en 1938, étaient un maillon de la chaîne de découvertes qui devaient mener à la bombe atomique. Il s'est également rendu célèbre par sa contribution à l'élaboration de la théorie des Quanta.

Né à Rome le 29 septembre 1901, reçu au doctorat ès sciences physiques à l'Université de Pise en 1922, il devint docteur de physique à Florence et à Rome. Il quitta l'Italie fasciste avec sa femme, fille d'un amiral italien, et ses deux enfants, parce que, disait-il, pour continuer ses travaux, il avait besoin de vivre dans une atmosphère démocratique. Il vint s'installer en Amérique au début de l'année 1939. Nommé professeur de physique à l'Université de Colombie, il fut détaché de sa chaire afin de pouvoir collaborer à la mise au point de la bombe atomique. Devenu citoyen américain, le Dr Fermi vient d'être nommé au Nouvel Institut d'études nucléaires de l'Université de Chicago.

Le docteur H. C. Urey était chargé à l'Université de Colombie, de rechercher les différentes méthodes de séparation par diffusion des isotopes de l'uranium.

Il fut le titulaire du prix Nobel de chimie en 1934 pour sa découverte de l'hydrogène lourd. Ce corps combiné à l'oxygène donne l'eau lourde, qui fut utilisée lors de certaines expériences portant sur la désintégration de l'atome.

Né en avril 1893, Walkeston, petite ville située dans l'Indiana, Urey suivit les cours des Universités de Montana et de Californie. Il vint en 1923 à l'Université de Copenhague pour travailler auprès du grand physicien Nils Bohr. Après avoir enseigné à l'Université John Hopkins, il passa à l'Université de Colombie en 1939 et il y fut depuis lors chargé de travaux, de la section de chimie.

Le Dr Ernest O. Lawrence, Prix Nobel de Physique 1939 pour avoir découvert le cyclotron (machine à désintégrer l'atome) joua lui aussi un rôle important dans la mise au point de la bombe atomique. Il était chargé des travaux expérimentaux à l'Université de Californie, où il étudia les méthodes électro-magnétiques de séparation des isotopes de l'uranium.

Il naquit à Canton, dans le South Dakota, le 8 août 1901. Ses parents d'ascendance norvégienne, étaient des propriétaires terriens et son père était le président d'une petite école d'instituteurs. Lawrence étudia au collège St-Olaf dans le Minnesota et aux universités du South Dakota, du Minnesota et de Chicago. Il passa son doctorat ès sciences physiques à l'Université de Yale en 1925. Après avoir enseigné, à Yale, il arriva à l'Université de Californie, où, à partir de 1936, il fut directeur du laboratoire de la radio-activité.

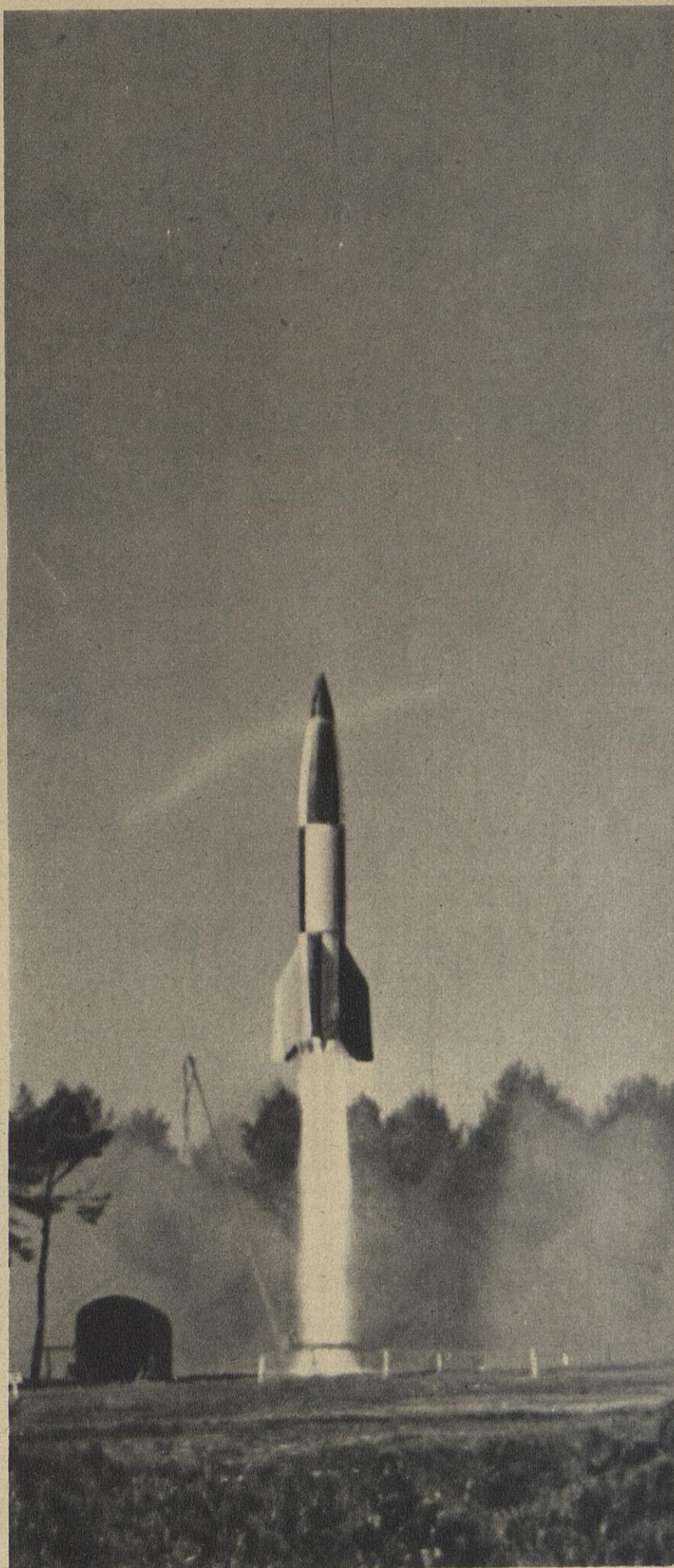
Sa contribution à l'élaboration du cyclotron fut appréciée par l'Académie des Sciences Soviétiques, qui, élisant pour la première fois en 1943 des membres étrangers, honora de ce titre le Dr Lawrence.

La bombe atomique concrétise probablement pour la première fois une application pratique en dehors du laboratoire d'une des théories physiques du Professeur Albert Einstein, il s'agit de son équation exprimant la relativité de la matière et de l'énergie en montrant qu'une très faible quantité de matière peut produire une énorme quantité d'énergie. L'établissement de cette équation valut à son auteur le Prix Nobel de Physique en 1921.

Einstein, qui est une des plus grandes personnalités du monde entier quitta l'Allemagne lorsque les nazis arrivèrent au pouvoir. Il devint citoyen américain en 1940. Il est maintenant membre de l'Institut des Sciences avancées à l'Université de Princeton, dans le New-Jersey.

C'est la Doctoresse Lise Meitner qui se rendit compte que les expériences faites par ses anciens collaborateurs de l'Institut Kaiser Wilhelm de Berlin, les docteurs Otto Hahn et F. Stassmann, qui bombardèrent l'atome d'uranium à l'aide de neutrons avaient abouti à la désintégration de l'atome ou, comme elle le disait, à sa scission. Elle quitta l'Allemagne en raison de ses origines juives et gagna Copenhague où elle effectua une des expériences historiques sur la désintégration de l'atome et la mise en liberté d'énormes quantités d'énergie atomique. Les résultats de cette expérience ont été communiqués par Nils Bohr aux savants américains. Cette physicienne autrichienne âgée de 67 ans réside à présent en Suède, où elle s'était réfugiée lors de l'occupation du Danemark par les Allemands.

Nils Bohr, physicien danois âgé de 60 ans, est un des plus grands savants du monde entier. Il a également contribué à la création de la bombe atomique. Directeur de l'Institut de Physique Théorique de Copenhague depuis sa fondation en 1920, il se vit attribuer en 1922 le Prix Nobel de Physique pour ses lois fondamentales de la structure des atomes. C'est en janvier 1939, pendant un voyage aux Etats-Unis, qu'il communiqua aux chercheurs américains les résultats de la découverte de Lise Meitner qui lui avait été transmis par câble. Prévenant les persécutions nazies que lui auraient valu ses origines juives, en octobre 1943 il s'enfuit dans un bateau de pêcheurs du Danemark en Suède, d'où il gagna l'Angleterre. Bohr est aujourd'hui de retour dans son Danemark natal.



**DEPART D'UN V-2. ESSAI EFFECTUE LE 15 OCTOBRE A CUXHAVEN.**

Il y a un an, presque jour pour jour, le premier V-2 faisait son apparition dans le ciel de Londres. Contrairement à son prédécesseur le V-1, dont le plafond excédait rarement 1.000 mètres et la vitesse 650 kilomètres-heure, le V-2 pouvait, en moins de deux minutes, parvenir à 112.000 mètres d'altitude, atteindre 5.443 kilomètres-heure et couvrir une distance de plus de 360 kilomètres.

Si nous ajoutons que la majeure partie de son parcours s'accomplissait à la vitesse sonique, voire supersonique, nous pourrions conclure que les alliés avaient à faire à une arme particulièrement dangereuse, puisque *indétectable*.

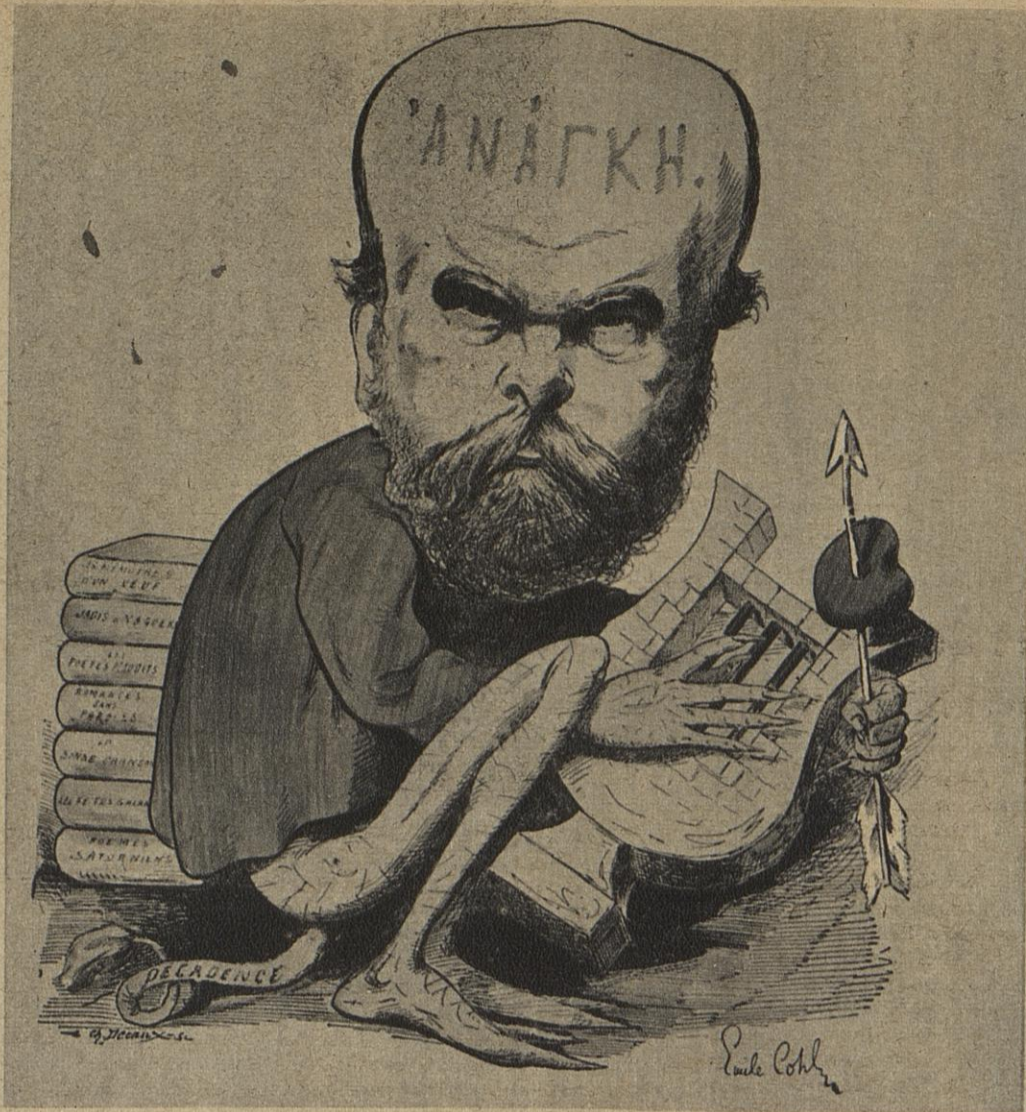
Dans un proche avenir, la portée des engins du type V-2 pourra être considérablement accrue.

Les techniciens de tous les pays ont enfin compris — et nous pouvons déplorer qu'il ait fallu pour cela une guerre — les qualités inhérentes à la fusée. A l'heure présente, les alliés étudient, avec la collaboration des ingénieurs allemands, le mode de fonctionnement des V-2 avant que de leur apporter les perfectionnements désirables.

Grâce à M. Henri Moureu et ses collaborateurs, la France n'est pas absente de ces expériences préliminaires et elle aura son mot à dire lorsque, demain, les fusées postales relieront entre eux les continents les plus éloignés et que les stratoplans réactifs, à moins que ce ne soient les astronefs, sillonneront l'espace cosmique.

Alexandre ANANOFF,  
Président de la Section Astronautique de l'A.-C. U. S. F.

## LETTRES



Le Prince des Poètes Paul Verlaine dans une charge d'Emile Cohl (« Les hommes d'aujourd'hui »).

# LA MORT DE VERLAINE

EN 1895, la maison qui porte, rue Descartes, le n° 39, était un repaire assez infect. Dans l'étroit escalier, le pied glissait sur des épluchures, la rampe poisseuse collait aux doigts, des inscriptions, des taches d'humidité, des éraflures parsemaient les murailles plâtreuses. Il y avait plusieurs logements à chaque étage. Eugénie Krantz, chez qui Verlaine était venu loger, habitait au quatrième. C'était une femme ignoble, à la figure carrée, à l'expression bestiale. Son logement comportait une salle à manger, une cuisine donnant sur la cour et une chambre à coucher dont les deux fenêtres, ornées de cages à serins et de pots de fleurs, s'ouvraient sur la rue. Entre les deux fenêtres se dressait une commode-toilette en acajou, dans un des coins de la pièce un canapé rouge, et au milieu de la chambre la table de travail du poète. Ses papiers y étaient rangés en ordre, à côté d'une lampe à pétrole en forme de hibou. La cheminée s'ornait de photographies, d'oranges et de bibelots que Verlaine s'était amusé à dorer lui-même, ce qui se faisait beaucoup en ce temps-là.

Dans ce cadre de pur style concierge, Verlaine menait une existence paisible et détendue, lorsqu'en décembre sa jambe malade se mit à enfler. A la Noël, il souffrit de l'estomac et prit un rhume qui ne l'empêcha pourtant pas d'aller déjeuner chez Foyot avec le comte Robert de Montesquiou-Fezensac. Son état ayant empiré, le docteur lui enjoignit de garder la chambre et de ne plus boire que du lait coupé d'eau de Vichy. Le dimanche 5 janvier 1896, il eut un peu de délire et fit très mauvaise impression sur de jeunes écrivains qui vinrent le visiter. Le mercredi, son état était meilleur et, vers dix heures, il put se lever et même inviter à déjeuner son vieil ami Gustave Le Rouge, mais après le repas qui fut gai, il dut se recoucher et ses amis eurent le sentiment qu'il était perdu. Ils allèrent chercher un vicaire de Saint-Etienne-du-Mont, l'abbé Schœnhentz, qui vint administrer les derniers sacrements au malade. La nuit suivante, ayant voulu se lever, il tomba du lit et Eugénie — Ugénigre, comme il l'appelait — le laissa jusqu'au matin étendu sur le

plancher. Le docteur Chauffard lui fit, par acquit de conscience, appliquer des sinapismes, mais il n'y avait plus d'espoir. A huit heures, il était mort.

Presque instantanément, la nouvelle s'en répandit dans Paris. Le premier qui vint fut Maurice Barrès. Après avoir contemplé mélancoliquement le visage cireux du vieux silène, il s'approcha de la table et y prit un Sainte-Beuve qu'il demanda la permission d'emporter. Puis arrivèrent Catulle-Mendès, l'éditeur Vanier, le comte de Montesquiou et son ami et secrétaire, M. de Yturi. Tous collaborèrent à la rédaction de la lettre de faire-part, y oubliant Georges Verlaine, le fils du poète.

Dans le logement et dans l'escalier, c'était maintenant la cohue : Gabriel Vicaire, Laurent Tailhade, Huysmans, Rachilde, Alfred Vallette, Albert Mérat, Léon Dierx... A la lueur de trois bougies roses, Cazals fit un dessin de son ami mort, la tête inclinée à gauche, cravaté de noir, un crucifix sur la poitrine. Un autre artiste, Maurice Feuillet, qui prit un croquis semblable, a raconté qu'Eugénie Krantz lui découvrit le cadavre en disant : « C'est ça que vous auriez dû faire ! » et qu'elle exigea de lui cent sous : « Quand on va au spectacle, on paie sa place ! »

Toute la nuit le défilé continua.

Au matin du jeudi, parut Coppée, blême, défait, en larmes, et durant toute la journée du jeudi, les visites, les dépêches, les lettres continuèrent d'affluer. Il fut entendu que les obsèques seraient payées (998 frs) par le ministre de l'Instruction publique, Coppée, Barrès, Montesquiou, Lepelletier et Paul Vérola. A la nuit tombante, on prit un moulage du visage déjà bien altéré par la mort. L'opération était en cours quand, sur la pointe des pieds un bouquet de violettes à la main, Stéphane Mallarmé se présenta. La chambre était déjà pleine de fleurs.

La mise en bière se fit le vendredi matin, peu de temps avant la levée du corps, en présence de Gabriel de Lautrec et de Léon Vanier. Il faisait un temps radieux. La foule obstruait la rue Descartes, devant la chapelle ardente installée dans le couloir de l'immeuble. On s'inscrivait chez le papetier du rez-de-chaussée.

A dix heures parut le clergé et le cercueil fut hissé sur le corbillard de cinquième classe. Coppée, Mendès, Montesquiou, Lepelletier et Henri Roujon, directeur des Beaux-Arts, tenaient les cordons du poêle. Charles de Sivry, beau-frère du défunt, conduisait le deuil. Eugénie Krantz suivait en fiacre.

Après la messe basse, dite à Saint-Etienne-du-Mont et où Théodore Dubois et Gabriel Fauré tinrent les grandes orgues, l'immense cortège se déroula dans la rue Soufflot et la rue de Médicis et, par la rue des Saints-Pères et la place du Carroussel, atteignit l'avenue de l'Opéra. On n'imagine plus pareille chose... Des passants venaient sans cesse grossir la foule des cinq mille admirateurs descendus de la rue Descartes. Au cimetière des Batignolles, Coppée, Mendès, Mallarmé, Lepelletier, Barrès, Moréas et Gustave Kahn prirent la parole. Ce fut long. Debout sur les tombes environnantes, des jeunes gens chevelus, tête nue, écoutaient.

Dans la nuit, un bras de la statue de la Poésie qui décore le faite de l'Opéra se détacha, ainsi que la lyre d'or qu'il soutenait, et s'abattit sur la chaussée, à l'endroit même où, peu après midi, avait passé le convoi funèbre.

Telle a été la fin de Verlaine, dont on va, le 8 janvier prochain, fêter le cinquantenaire. Ce sera pour nous une bonne occasion de méditer sur le destin de la poésie française. Qu'est-elle devenue depuis Verlaine ? Nous avons eu Apollinaire, qui a fait le pont, si on peut dire, entre l'âge verlainien et le nôtre, et l'on ne doit pas oublier non plus Valéry, Claudel, Paul Fort, mais si l'on met ces noms à part, si l'on ne pense qu'à la jeune poésie moderne représentée par Eluard, Aragon, Pierre Emmanuel et quelques autres qui ne sentiraient l'incertitude de demain ? Qui ne souhaiterait, pour notre poésie, un retour à la simplicité, à l'émotion, à la tendresse, à tout un ordre de sentiments élémentaires, et qui ont trouvé leur expression la plus suave sous la plume de Paul Verlaine, le plus horrible dévoyé dont la littérature universelle puisse fournir l'exemple ?

André BILLY,  
de l'Académie Goncourt.

# THÉÂTRE

## ESCHYLE EN SORBONNE

Remettre en lumière les pièces antiques, leur rendre la vie, les faire connaître et aimer, tel est notre but. Ainsi s'exprime la « Note des Etudiants », au sujet des *Perses*, d'Eschyle.

Ce fut là une entreprise à la fois la plus étrange et la plus naturelle. La plus naturelle, car une pièce est faite pour être jouée : pourquoi ne pas jouer Eschyle ou Sophocle, quand on joue Molière, Calderon, Shakespeare? Mais c'était aussi une entreprise hasardeuse que celle qui consistait à représenter sur une scène, dans une salle obscure et fermée, un spectacle créé pour être donné en plein air, dans le matin de l'Attique. Et cette tragédie grecque n'était pas un divertissement de l'esprit, comme la pièce contemporaine et occidentale : c'était une fête à caractère religieux, à laquelle participait toute la population, le riche comme le pauvre, le stratège comme le pêcheur. Alors qu'une œuvre théâtrale moderne vise à une action ou à la peinture des caractères, le poète grec, inspiré par Dionysos, agit devant nous les grands thèmes de l'histoire, de la mythologie, de l'amour, de la fatalité, des sentiments simples, mais profondément enracinés au cœur de l'homme. Il n'y a pas plus de deux ou trois personnages en scène. Mais il y a les parties lyriques, le chœur, avec ses chants, ses évolutions, parfois ses danses. C'est ce chœur qui est le personnage principal de la pièce, qui crie sa joie ou sa souffrance, sa haine ou son amour ; c'est le chœur qui forme le fond sur lequel gravitent les acteurs. Et tout le peuple athénien vibrait à l'unisson étagé sur la colline de l'Acropole.

C'était donc une entreprise redoutable qu'abordaient là les Etudiants du Groupe de Théâtre Antique de la Sorbonne. Mais le succès fut total, parce qu'ils apportaient leur foi en la valeur de leur œuvre. Ils ne jouaient pas pour jouer, mais pour recréer, après deux millénaires et demi, l'élan et l'esprit du drame, et non la seule forme extérieure. Car ce ne pouvait être une reconstitution historique, forcément arbitraire et déraisonnable.

Les Etudiants du G. T. A. s'attelèrent à cette tâche avec persévérance. Le 3 mai 1936, ils jouaient les *Perses* d'Eschyle, dont Duhamel pouvait écrire : « Je suis sorti de là bouleversé jusqu'au fond de l'âme ». Toutes les ressources de la technique moderne avaient été mises au service du drame et en rien ; les costumes et les masques rutilaient sous les projecteurs. Il y avait surtout une musique sortie d'on ne sait où, qui semblait être arrachée directement aux entrailles de la terre...

Cette musique avait été composée par Jacques Chailley. Il avait utilisé toutes les règles de composition transmises par des théoriciens, des philosophes, des rares documents grecs. Le rythme des parties chantées reproduit rigoureusement le rythme du texte grec, la mélodie est soumise à des lois précises, différents modes étant appliqués aux passages selon le sentiment dominant. C'est l'œuvre d'un musicien moderne, imprégné de l'esthétique athénienne. Les *Perses* et *Antigone* ont été créés dans cet esprit.

Enfin, dans l'impossibilité d'approcher de ce que pouvait être l'*aulos*, la flûte double antique, Chailley s'est adressé au plus moderne des instruments : les ondes Martenot. Mises en mouvement par des lampes de radio, elles permettent les 1/4, 1/8, 1/16 de ton sur plus de huit octaves ; l'instrument donne toutes les nuances, tous les timbres et peut émettre des sons inouis. Un Dieu semble chanter avec le Chœur.

Raymond NOEL.



Le groupe du théâtre antique de la Sorbonne, dans une scène des « Perses » d'Eschyle, représentée à Menton.

## LES BALLETS DE CHAMPS-ÉLYSÉES

C'est la première manifestation de l'art chorégraphique qui ait eu lieu depuis la guerre.

Toutes les forces vives de la danse, de la jeune danse se sont agglomérées afin de produire cette série de ballets, à la tête desquels évolue Roland Petit, maître de ballet de vingt-et-un ans. Issu de l'école russe, de l'école française, c'est avec éclat qu'il représente les tendances du ballet actuel.

Sa première œuvre importante *Les Forains*, a été créée il y a quelques mois avec des décors de Christian Bérard.

Roland Petit quitta le corps de ballet de l'Opéra, dont le cadre rigide l'étouffait. Au Théâtre Sarah-Bernhard il créa alors *Le Rendez-vous*, de Jacques Prévert. Ce fut sa seconde réussite. Actuellement il groupe autour de lui ses camarades et présente sept ballets. La troupe est jeune et certains noms nous sont déjà connus, tel Jeanine Charrat qui règle son premier ballet : *Jeux de Cartes*, sur la musique d'Igor Strawinsky, tel Roger Fenongoio qui présente : *Quadrille*, sur une musique de Georges Auric. Quant à



Ludmila Tchérina et Roland Petit dans les « Forains », musique d'Henri Sauguet, décors et costumes de Christian Bérard.

Roland Petit, il règle : *Le Déjeuner sur l'Herbe*, dont les costumes ont été établis par Marie Laurencin.

Le programme comporte encore deux reprises, deux morceaux célèbres du répertoire classique : *Le Spectre de la Rose* et un fragment de *La Belle au Bois Dormant*, de Tchaïkovsky. Quant aux *Forains*, ils restent toujours le grand événement du répertoire.

À la tête de la troupe se trouve Ludmila Tchérina, étoile de vingt ans, à la technique exceptionnelle, Youly Algaroff, danseur lyrique et Jean Babilée, prodige de l'élevation.

Yrène Skorik et Natalie Philippau sont les deux révélations de la saison avec Ethery Pagana, ballerine de treize ans. Marina de Berg, première danseuse de la troupe, se révèle dans *Le Rendez-Vous* ; Christian Foye et Youra Loboff sont les premiers danseurs.

À la réalisation de ce spectacle brillant, révélation de notre art, les plus grands peintres, les plus grands musiciens se sont attachés.

## AU THÉÂTRE AVEC LES AMÉRICAINS

Dans la petite salle de théâtre du Cercle Militaire, des soldats américains, actuellement en stage à l'Université Américaine de Biarritz nous présentent : *The Time of your Life*, une pièce de William Saroyan.

Cette soirée est infiniment plaisante car elle nous donne, sans effort apparent, une vision dépouillée de la vie américaine.

Comment nous est-elle restituée? D'une manière fort simple. La lumière s'éteint nous laissant au cœur de Paris. Dix secondes après, la scène s'éclaire nous livrant un décor schématique qui nous projette aux Etats-Unis. Un bar, un téléphone, un appareil à sous, un piano, un pick-up automatique, quelques tables, une lumière terne, un blues mélancolique. Nous sommes dans un « salon » de San Francisco. Les acteurs se meuvent et se heurtent chaque instant à la réalité.

Théâtre purement impressionniste, et tellement américain ! La tristesse s'exprime en prenant sa tête entre les mains, en s'écroulant à terre, en se créant une ambiance déterminée par le moyen de pick-up automatique. On glisse quelques cents dans l'appareil afin d'avoir le climat sonore qui convient à un désespoir. La pièce est remplie de ce désespoir, de ce pessimisme lourd, exprimé non pas en de longues tirades, mais par quelques gestes conventionnels et automatiques, pourtant si peu appuyés que tout semble s'enchaîner logiquement et paraît appartenir à une réalité courante.

La joie aussi éclate parfois. Elle se traduit par des danses de claquettes, des gestes démesurés. On s'aime, on se quitte, on pleure, on se marie en cinq minutes, sous les yeux indifférents d'un barman, d'un philosophe pour classe enfantine, de ces jeunes femmes vulgaires, pour qui l'on a trouvé l'euphémisme de « street walker », d'un « cop », d'un gangster, d'un cow-boy sur le retour, d'un amoureux fabriqué à la chaîne, d'un désœuvré, d'une jeune fille désabusée, d'un nègre en quête de nourriture.

Chacun va son chemin, à la poursuite d'un but inconnu, le sens de la vie peut-être, de conquête du travail sûrement.

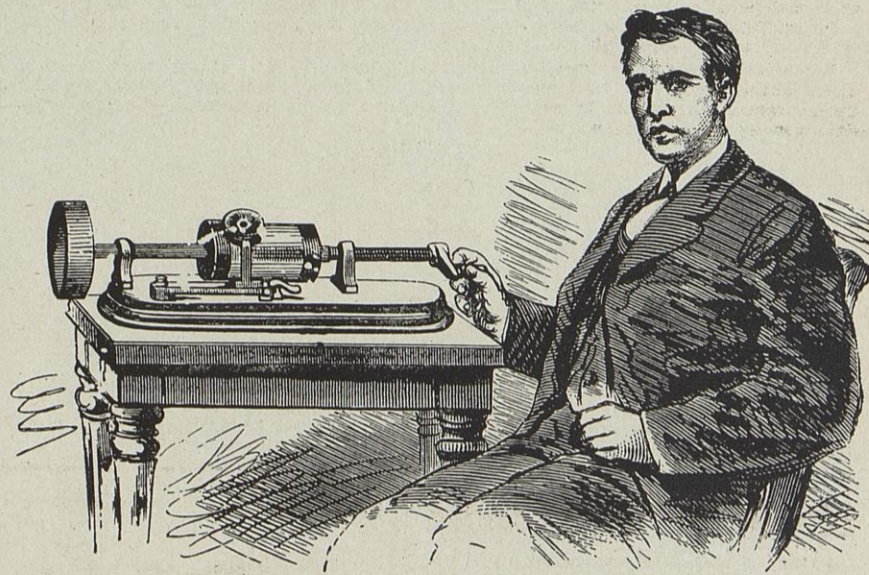
Que dire de la pièce elle-même? Saroyan est un jeune auteur dont le succès est grand outre Atlantique.

Sa pièce est un tissu d'enfantillages et de truismes. Mais il y a un tel accent de sincérité, une telle foi, un tel élan, que dès le premier geste, dès la première impression sonore, dès la première réplique, on se laisse prendre et même envoûter. On doit remercier l'auteur de nous avoir présenté des types américains, bruts, que la jeunesse de Saroyan n'a fort heureusement pas eu le temps de décanter.

Pour retirer quelque chose de ces deux heures, il n'est point nécessaire de parler l'anglais ou à vrai dire « le slang » américain. Il suffit de se pénétrer du décor matériel et auditif, de voir évoluer avec aisance ces grands garçons parmi lesquels sont mélangés des étudiants en médecine et des ouvriers mécaniciens, ces longues filles qui réussissent à révéler leur âme standard. Pour nous, deux heures visuelles excellentes.

Quant à l'opinion des Américains, pour être édifié, il suffit de les entendre dire avec le sourire épanoui et bon enfant que nous leur connaissons : « on se croirait dans un bon théâtre de Broadway... ».

Jean-Claude DUTREIL



Edison (Spencer Tracy), écoute son premier enregistrement : « Allo ! Allo !... »  
[Le dessin, de l'époque, montre un Edison plus paisible dans la vie qu'à l'écran].

# EDISON

## Le Saint des Inventeurs (Edison the Man)



Spencer Tracy.  
(Dessin de Dero.)

L'Amérique fera d'Edison un saint laïque. Aux saints des derniers jours du lac Salé, on ajoutera le saint du Michigan, le solitaire de Menlo Park. Les hagiographes futurs transformeront aisément l'ampoule électrique en auréole et son phono des cavernes en miracle de la multiplication des voix. Quoiqu'il en soit, Edison a été un poète de laboratoire, vivante imagination teintée de réalisme. Ses inventions tiennent plus de son goût enfantin du merveilleux que de la science. Nous n'oublierons jamais qu'il a apporté dans un monde prétentieux et stérile, le germe de la fantaisie.

Avant l'hagiographie, l'Amérique tâte une bonne iconographie de son grand homme. *Le jeune Thomas Edison*, avec Mickey Rooney, s'efforçait de retracer l'enfance d'Edison. Mais le film tombait par l'insupportable cabotinage du jeune acteur qui n'épargne aucune grimace pour se convaincre de ses effets sympathiques. La réussite est entière avec *Edison the Man (La Vie de Thomas Edison)*. Toujours ces titres arbitraires ! que Clarence Brown a mis en scène pieusement.

Le rôle d'Edison est composé par Spencer Tracy, un des acteurs les plus intelligents du cinéma. Son interprétation est admirable, émue et mesurée, comme il convient quand on veut cristalliser une vie à peine éteinte aux yeux des contemporains. Les quelques mètres où Edison est vieux ne sont pas de la qualité du film et la vitalité d'un Spencer

Tracy ne peut être escamotée par une perruque de filasse blanche et quelques rides au crayon. Mais Edison jeune ne se pouvait concevoir autrement que sous les traits de son interprète.

Le film retrace la partie la plus importante de la vie d'Edison, depuis l'époque où le jeune provincial débarque à New York (1872) jusqu'au moment où il donne la lumière électrique (1879). La construction du film suit la formule à toute épreuve du souvenir qui se déclenche dans l'esprit d'un vieil homme au sommet de sa gloire. Edison revoit sa vie, tandis qu'autour de lui on fête le cinquantième de la découverte de la lampe à incandescence. Il revoit — et nous avec lui — une époque féconde, émaillée de trouvailles éblouissantes, où on ne sait plus si on en goûte l'ingéniosité ou bien l'aspiration au miracle. Edison passe du télégraphe universel à l'avertisseur automatique d'incendie et du phonographe à la lumière électrique. Du bricolage à l'éclair de génie, Edison travaille, aime, lutte et croit surtout en son étoile. Quand le découragement l'atteint, ce n'est pas un manque de confiance en lui-même, mais un acte de dépit contre le temps.



Edison (Spencer Tracy) examine la première lampe à incandescence qui sort de son laboratoire.

Les amours d'Edison avec sa première femme, une jeune télégraphiste de la Western Union (Rita Johnson) sont suivies avec attendrissement par la caméra. On utilise même le génie de l'inventeur pour réparer le parapluie de la belle, ce qui, en vérité, manque de proportions vraisemblables. Des séquences et des « gags » excellents corsent le film. Rappelons cet essai qu'un cafetier soupçonneux fait d'un dollar d'argent, avec comme seul résultat de se casser une dent. Ou encore, la scène très belle, due en grande partie à la puissance du masque d'un obscur figurant : Edison annonce à sa fiancée son succès, en morse, sur un tuyau qui communique avec son

bureau ; au fur et à mesure qu'Edison frappe, un ouvrier traduit son message pour ses camarades qui ignorent encore son succès qui est aussi leur succès. Enfin, un passage du film montre des intentions mystiques évidentes. La veille du dernier

essai de l'ampoule à incandescence, un jeune apprenti — qu'Edison vient juste de recueillir — casse en tombant l'ampoule fabriquée avec tant de peine. Le jour suivant, le garçon est effondré dans son chagrin. Edison, — qui est aussi un conducteur d'hommes — lui confie encore une fois la nouvelle ampoule. D'abord gauche, puis de plus en plus dégagé et libre, animé d'un élan religieux, l'enfant porte l'ampoule qui donnera la lumière : on dirait qu'il porte l'eucharistie.

Le film s'achève sur New York éclairé soudainement par Edison et sur un discours qu'il prononce à Dearbon : il exprime tous les doutes que son œuvre a amenés dans son cœur. « L'homme saura-t-il maîtriser sa science ? » se demande-t-il angoissé. Et l'homme a répondu depuis par la plus horrible des réponses.

MYLE.



# LE BRIDGE

par E. MICHEL-TYL.

Voici comment Sud a joué le coup proposé la dernière fois. Les jeux étaient :

|                     |                  |                       |                     |
|---------------------|------------------|-----------------------|---------------------|
| <b>NORD</b>         |                  | <b>EST</b>            |                     |
| Pique : A.5.3.      | Cœur : D.8.2.    | Pique : 9.7.          | Cœur : V.9.6.4.3.   |
| Carreau : A.R.D.10. | Trèfle : A.7.4.  | Carreau : V.8.6.5.    | Trèfle : 9.8.       |
| <b>OUEST</b>        |                  | <b>SUD</b>            |                     |
| Pique : 4.2.        | Cœur : R.10.7.5. | Pique : R.D.V.10.8.6. | Cœur : A.           |
| Carreau : 9.7.3.2.  | Trèfle : R.D.10. | Carreau : 4.          | Trèfle : V.6.5.3.2. |

L'enchère finale est 6 piques. Est-Ouest ont passé tout le temps. Ouest entame Roi de trèfle.

Sud voit onze levées et, si le Valet de carreau ne tombe pas, espère squeezer Ouest si celui-ci détient Dame de trèfle et Roi de cœur, ou bien Dame de trèfle et Valet de carreau. Puisqu'il faut donner une levée avant de préparer le squeezer, Sud laisse passer le Roi de trèfle, courant le risque que Ouest ait 4 trèfles et en rejoue.

Est ne rejoue pas trèfle, mais carreau. Nord prend de l'as et enlève les deux atouts des flancs. Il joue ensuite Roi et Dame de carreau ; le Valet ne tombe pas ; Sud jette deux petits trèfles, rentre chez lui par le petit atout du mort, fait son as de cœur et rejoue atout. La situation est alors la suivante :

|                  |                |                  |                 |
|------------------|----------------|------------------|-----------------|
| <b>NORD</b>      |                | <b>EST</b>       |                 |
| Pique : Néant.   | Cœur : D.      | Pique : Néant.   | Cœur : V.9.6.   |
| Carreau : 10.    | Trèfle : A.7.  | Carreau : V.     | Trèfle : Néant. |
| <b>OUEST</b>     |                | <b>SUD</b>       |                 |
| Pique : Néant.   | Cœur : R.10.   | Pique : 10.8.    | Cœur : Néant.   |
| Carreau : Néant. | Trèfle : D.10. | Carreau : Néant. | Trèfle : V.6.   |

Sud joue pique. Ouest jette 10 de cœur ; Nord 10 de carreau. Sud joue son dernier atout. Ouest est squeezer : s'il jette un trèfle, Nord-Sud font deux trèfles ; s'il jette le Roi de cœur, la Dame de Nord est bonne.

## LE MONDE PHILATÉLIQUE

PARIS. — D'après les renseignements que nous avons reçus, le Musée Postal de France sera inauguré à Paris au début de 1946. On dit qu'il sera splendide et qu'il offrira d'innombrables merveilles aux philatélistes.

VADUZ. — La Principauté de Liechtenstein a émis un nouveau timbre de 5 francs, imprimé en taille-douce. C'est une très belle vignette de teinte gris-bleu, représentant les armoiries du pays sur un fond silhouettant le château de Vaduz. L'impression fut exécutée en feuilles de 8.

RIO-DE-JANEIRO. — Les pays de l'Amérique du Sud ne laissent pas chômer les collectionneurs de timbres d'aviation. La Bolivie leur offre deux nouvelles séries, composées respectivement de cinq et six valeurs. L'Equateur fit surcharger une série de trois valeurs « En l'honneur du Chili ». La surcharge est en or. En Costa-Rica on a procédé à un deuxième tirage de la série n° 96-106 (Silombra), avec changement de couleurs et quelques valeurs complémentaires. Cette nouvelle série est ainsi composée : 40 orange, 45 ardoise, 50 orange, 60 vert, 65 bleu, 85 bleu-violet, 1 colon rouge, 1.05 mauve, 1.15 vert, 1.40 jaune et 2 colons vert-olive. Prix de la série à Paris : 500 francs. Au Guatemala un nouveau timbre de 5 centimes, représentant le Palais National, a vu le jour.

PARIS. — Chaque jour, les marchands de timbres nous signalent de curieuses histoires concernant les douanes. En voilà une : un philatéliste de Casablanca a envoyé à un marchand parisien des timbres pour 5.000 francs, actuellement en cours au Maroc, en paiement d'une facture. Le pli les contenant était affranchi de timbres totalisant 50 francs valeur faciale. Bien que les mêmes timbres soient en vente à Paris, à la Recette principale, rue du Louvre, le marchand a dû payer la douane. Le comble de l'histoire : la taxe de douane fut également appliquée aux 50 francs représentant l'affranchissement !

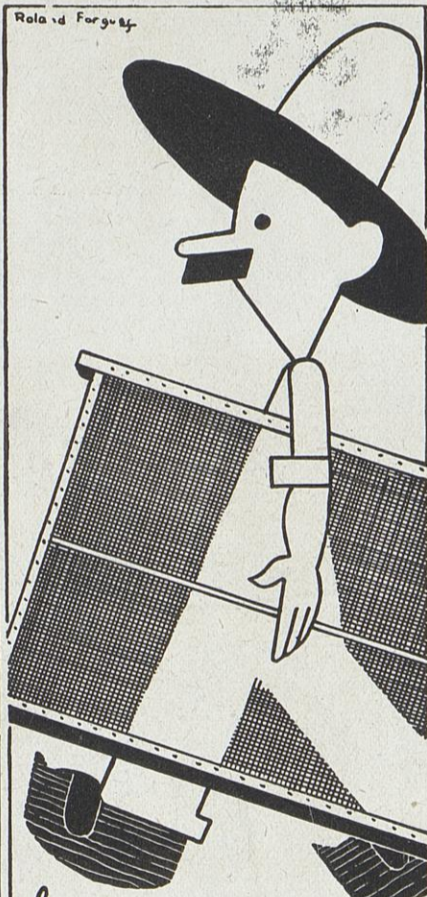
MONACO. — De nombreuses nouvelles émissions sont prévues. 1) Six valeurs pour compléter la série en cours. 2) Une série de bienfaisance totalisant une valeur faciale de 250 francs. 3) Un timbre au profit des œuvres antituberculeuses de 2 plus 8 francs. 4) Une série commémorative du 75<sup>e</sup> anniversaire de S.A.S. le Prince de Monaco. 5) Le timbre de 20 francs actuellement en cours, avec préoblitération.

NEW-YORK. — Nous apprenons que le premier jour de la mise en vente du timbre de 3 cents, émis en mémoire du Président Roosevelt, les bureaux de postes ont vendu 2 500 000 pièces ! Il s'agit d'un cas unique dans les annales philatéliques des Etats-Unis.

P. ALMASY.

UN CADEAU DE CHOIX...  
**COLLECTION IMPÉRIALE**  
**J. FORET**  
ACHAT - VENTE  
TIMBRES-POSTE  
Frais postal PA Prix 18%  
500 à 10.000  
G.A.R. LAFAYETTE. PARIS. PRO.347

Relais Forguay.



le père  
**VITREX**  
cultive sous chassie  
Notice 45 J sur demande.  
**SOCIÉTÉ VITREX**  
48 bis, Rue Lafayette, PARIS (9<sup>e</sup>)

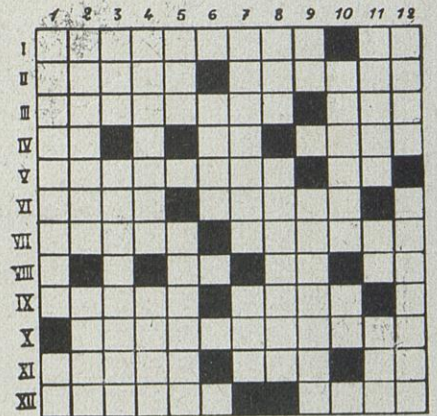
# NOS MOTS CROISÉS

par Max FAVALELLI

PROBLÈME N° 34

**HORIZONTALEMENT.** I. Mis en tête de certains chapitres. — Initiales d'un savant conventionnel. — II. A presque toujours son maître. — Plus longue maintenant qu'il y a trois mois. — III. A besoin d'être battue. — Du même pays que l'amour. — IV. Participe. — Une façon de parler. — N'est pas toujours invariable. — V. Derrière la cravate. — Pronom. — VI. Suivaient un fléau. — Mauvais partisan. — VII. C'est se réfugier dans un certain maquis. — II ne faut pas être pressé pour le faire. — VIII. On se préoccupe trop de son avis. — Dans le champ. — Possessif. — IX. Ses prix sont en livres. — Théâtre d'une fermentation. — X. Permet de prendre le vent. — XI. Lève le coude. — Anagramme d'un mot latin bien connu de vous. — Conjonction. — XII. Flattent ou repoussent. — Réunit plusieurs cavaliers.

**VERTICALEMENT.** 1. Se voit les yeux fermés. — Fleuve. — 2. Sa nourrice aurait eu bien du mal à le prendre dans ses bras. — Ses traits sont sans agrément. — 3. Suit le canon. — C'est toujours la même chanson. — 4. Séjour qui ménage bien des soucis. — Le sans-culotte ne l'est guère. — 5. Parfois entourée de moutons. — S'occupa de la vitesse de la lumière. — 6. Suivi d'une réparation. — 7. Début d'un sacrifice. Ne s'occupe pas des oisifs. — 8. Participe. — Sur la couture du pantalon. — 9. Presque rien. — Utilisé par le tonnelier. — 10. Au milieu d'une terrible menace. — En crêpe. — 11. Peut se faire sans tickets. — Préposition. — Jeu de cartes. — 12. Se jette sans espoir de récupération. — Fume et crache.



SOLUTION DU PROBLÈME N° 33

**HORIZONTALEMENT.** I. Midshipman. — II. Isaie, Europe. — III. Nom, Lille, Av. — IV. Elemi, Enone. — V. Ecoute, An. — VI. Entrées, Sort. — VII. Star, Tes, Vie. — VIII. Ra, Avis. — IX. Rétif, Epip. — X. Epinette, Asa. — XI. Ein, Trou, Roi. — XII. Eve, Crieur.

**VERTICALEMENT.** 1. Mine, Estrées. — 2. Isolant, Epi. — 3. Dame, Tartine. — 4. Si, Merrain. — 5. Hélice, Fête. — 6. Ceta, Tr. — 7. Pelouse, Etoc. — 8. Mulet, Sapeur. — 9. Arènes, Vi. — 10. No, ovipare. — 11. Panaris, Sou. — 12. Mévente, Pair.

## GALERIES DE TABLEAUX

**GALERIE LOUIS-CARRÉ**

11, avenue de Messine.

**HENRI LAURENS.**

Sculptures et Dessins.

**Galerie DROUANT-DAVID,**

52, faubourg Saint-Honoré.

Exposition **OSTERLIND.**

## OFFICIERS MINISTÉRIELS

Maison de **VINCENNES** 4, rue Rapport à Vincennes, Lebeau. Face au côté Est de la Mairie, Cont. 280 m. Rev. 52.250 fr. M. à p. : 1.200.000 fr. Cons. 500.000 fr. Autor. préfet, nécess. Adj. Et. Thouvenot, not. à Fontenay-sous-Bois. Lundi 3 déc. à 15 heures.

## RUBRIQUE LITTÉRAIRE

Livres de luxe illustrés en souscription  
**O.C.E.L. Editions**  
(documentation M)  
81, Quai des Grands-Augustins - Paris



## PLUS DE CHAUVES

Traitement infailible contre la chute des cheveux et la calvitie

Écrire : Service "L" Capillogène  
53, Boulevard Haussmann - Paris  
(brochure contre 6 francs en timbres)

## HOTEL DROUOT

OBJETS ANCIENS, TABLEAUX, GRAVURES.  
Salle 6. Exp. 14. Vente 15 novembre. — Exp. : MM. Damidot, Lacoste, Catroux, Max Kahn, Rousseau M<sup>e</sup> Et. Ader.

LSP  
**CHEVEUX SECS**  
chaque matin  
une friction :  
Pétrole Xour  
**XOUR**  
P. HERAULT

**COGNAC BRIAND**  
SANS AUCUN PRÉNON  
FONDÉE EN 1835  
**BRILLANT COGNAC**  
DISTRIBUTEURS : DELAURIÈRE & C<sup>o</sup>

89<sup>e</sup> Année - N° 4333

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Hebdomadaire paraissant le jeudi

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL : F. de CLERMONT-TONNERRE

Téléphone : INValides 19-44 - INValides 67-48

RÉDACTION - VENTE - ABONNEMENTS

69, Quai d'Orsay - PARIS VII<sup>e</sup> - Adr. Tél. : MONDIL-Paris

Compte Chèques Postaux Paris : 4-116-52

ABONNEMENTS 6 mois un an

France et Colonies Frs 750 1.500

Étranger : 800 1.600

1/2 tarif postal 850 1.700

Plein tarif postal 850 1.700

RÉDACTEUR EN CHEF : Pierre CHEVILLOTTE

Téléphone : INValides 80-37 - INValides 80-53

SERVICE DE PUBLICITÉ DU "MONDE ILLUSTRÉ"

12, Rue d'Anjou - PARIS VIII<sup>e</sup> - Téléphone : Anjou 04-80

7, pl. Antonin-Poncet - LYON (Rhône) - Tél. : Franklin 55-25

10 Novembre 1945



*On ne fait pas mieux*

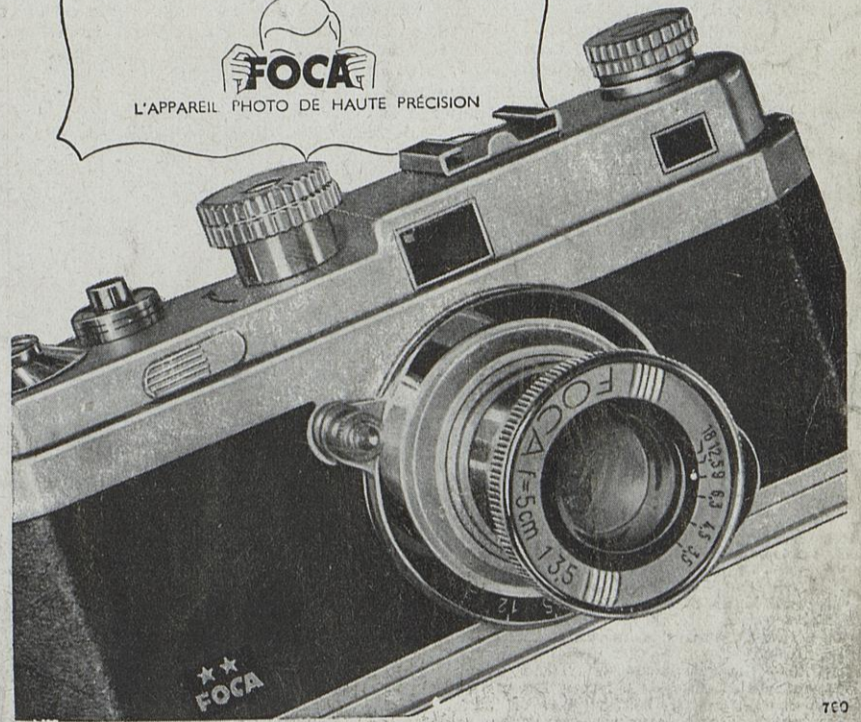
Les appareils Foca sont fabriqués par la Société Française Optique et Précision de Levallois — au capital de 11.950.000 frs. — qui, en matière d'optique, occupe une des toutes premières places sur le marché mondial. C'est dire que la qualité Foca n'a rien à envier à celle des marques les plus anciennes et les plus réputées.

**PETIT FORMAT 24 x 36**

Aucun appareil Foca ne doit être vendu au-dessus des prix imposés.



L'APPAREIL PHOTO DE HAUTE PRÉCISION



760



A.B.

**ENIGME...**

POUR VOTRE CHANCE

**CERTITUDE**

POUR LES ŒUVRES DE BIENFAISANCE

**LOTERIE NATIONALE**

**Production BAYARD!...**



En choisissant EXCELSIOR, vous posséderez un excellent stylo, sobre, élégant et d'un emploi vraiment agréable.

**EXCELSIOR**  
DE

**BAYARD**  
le stylo sans reproche

FRIX IMPOSE MENTIONNE SUR NOTRE BANDE DE GARANTIE

ECHANGE STANDARD DU BLOC USAGE

685